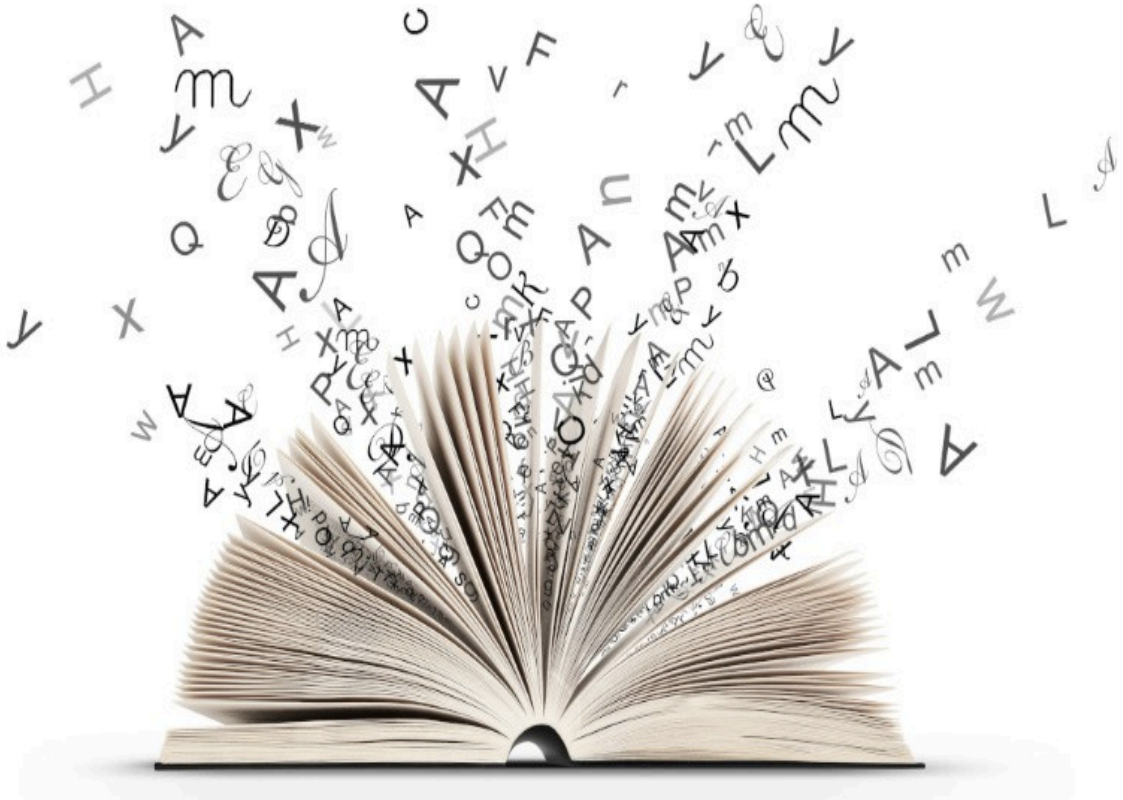
Recueil de saison

Hiver 2022



Atelier d'écriture Compostelle 2000 - 11 rue Hermel – 75018 Paris

Atelier de septembre 2022

PROPOSITIONS

1. Écrire à partir de l'incipit : « Lorsque j'avais six ans… »
   Et intégrer les mots : escargoteur, poudre de rire, porte-lune, bleu mandarine, cracheur de fleurs…

2. Vous rencontrez un animal alors que vous marchez, dans la rue, sur un sentier… et cet animal vous parle…
   Construisez un dialogue à votre convenance.

3. « La consigne c'est la consigne, il n'y a rien à comprendre » dit l'allumeur de réverbère. « J'allume et j'éteins une fois par minute. »……
   Inventez une consigne, absurde, réelle, argumentez (plusieurs si le cœur vous en dit).

Vous l'aurez compris… j'ai retrouvé « le petit prince » d'Antoine de Saint-Exupéry.

Par exemple souvenez-vous du célèbre passage

C'est alors qu'apparut le renard :
« Bonjour, dit le renard.
– Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se tourna mais ne vit rien.
– Je suis là, dit la voix, sous le pommier…
– Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli…
– Je suis un renard, dit le renard.
– Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste…
– Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.
– Ah ! pardon », fit le petit prince.
Mais après réflexion, il ajouta :
« Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?
– Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?
– Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?
– Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?
– Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser ?
– C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « Créer des liens… »
– Créer des liens ?

– Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde…

– Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur… je crois qu'elle m'a apprivoisé…

– C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses…

– Oh ! ce n'est pas sur la Terre », dit le petit prince.

Le renard parut très intrigué :

« Sur une autre planète ?

– Oui.

– Il y a des chasseurs sur cette planète-là ?

– Non.

– Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?

– Non.

– Rien n'est parfait », soupira le renard.

* * * * * * * * * * * * * *

1 - Écrire à partir de l'incipit : « Lorsque j'avais six ans… »
Et intégrer les mots : escargoteur, poudre de rire, porte-lune, bleu mandarine, cracheur de fleurs…

De l'école au cirque

Lorsque j'avais 6 ans, je n'étais pas encore l'aînée de 4, mais déjà de 3 enfants. Peu importe finalement, il fallait donner l'exemple et peut être le plus important c'est que l'on vivait à la campagne, dans un petit village.
Le matin, pour aller à l'école on traversait la grande rue, on croisait sur notre chemin des escargots sortis dès la 1ère rosée du matin. Escargots, escargotteurs, comme le cantonnier personnage familier qui nous racontait des blagues en passant pour nous faire rire, nous distraire, on l'aimait bien. C'était pour nous comme une poudre de rire matinale, une insouciante gaieté nous envahissait, tout était possible, rêve ou réalité, nous étions transportés dans un autre monde, l'école c'était loin.

Quand tout d'un coup, Émile qui transformait tous les mots, nous dit soudain : « j'ai oublié mon porte-lune à la maison. Porte-lune, porte-lune, qu'est ce que tu nous racontes Émile, cela ne serait pas ton porte-plume ? La lune, elle est déjà couchée, la porte de l'école elle n'est pas encore ouverte.

Sophie s'exclama : « oh, regardez, la nouvelle voiture de Mr Jacquet : elle est bleu mandarine . Tu veux dire : bleu métallisée, elle brille comme une belle mandarine que j'ai emmené pour mon goûter.

Hector, poète à ses heures, se mit à sentir les roses de Mme Barrabé, celles qui dépassaient de sa grille verte, tant et si bien qu'il en avala des pétales et se transforma en cracheur de fleurs.

En fait, c'était une journée spéciale, toute la classe n'allait pas à l'école mais au cirque installé sur la place du village. Nous avions déjà des prestidigitateurs : magicienne avec sa balle bleu mandarine, un cracheur de fleurs, un clown rigolo porte-lune et un escargotteur qui répétait sans fin des blagues à qui mieux, mieux.

Bénédicte F

Lorsque j'avais six ans

Lorsque j'avais 6 ans nous habitions une petite maison sans chauffage ni eau courante. Cette maison était située à l'orée de la forêt de Huelgoat.

Forêt légendaire remplie de chemins sinueux, de blocs de granit en boule issus de la bataille de deux géants qui s'affrontèrent a coups de rochers lancés à bout de bras qui auraient pu écraser une chaumière avec leurs bras puissants.

Ces géants avec leurs regards bruts, torses dénudés, revêtus d'une peau de loup, yeux brillants, devaient être impressionnants.

Souvent en balade je déambulais dans la forêt en suivant l'escargoteur qui remplissait sa besace sur le chemin qui menait à la grotte du diable « Toul ar lancou », le faucheur des âmes.

A six ans les rêves et les narines remplies de poudre de rire, les pensées évoluaient constamment… il y avait plus d'interrogations que de réponses.

A six ans peut être un peu plus, je me rappelle avoir guidé un couple de touriste dans la forêt. Toutes les légendes que je connaissais et encore plus furent racontées : il y a bien longtemps j'avais vu une fée apparaître à côté de moi dans des habits brodés dorés, émaillés de lumière telle un porte-lune alors je me sentais fort d'avoir vu une fée - tout de même ce n'est pas rien de voir une fée !

Ce couple paraissant ravi de m'écouter, la balade dura plusieurs heures, ils me donnèrent en récompense 50 francs.

Fier, ravi je courus en ville à la boucherie de madame Monfort, j'achetai plus d'un kilo de bon steak que je ramenai fièrement à la maison à l'étonnement de ma mère.
Ce fut le premier jour de guide dans la forêt qui dura 6 ans avec des histoires inoubliables à raconter.
Bleu marine ou bleu mandarine telles étaient les couleurs du ciel en ce jour de printemps.

Lorsque j'avais six ans je voyais le monde en interrogation permanente, poussé par le cracheur de fleurs le sourire aux lèvres revêtu d'une veste bleu mandarine, je déambulai dans les champs en cherchant à rencontrer l'escargoteur sur son porte-lune embué dans la poudre de rire….

Alain M

Mes 6 ans

Lorsque j'eus 6 ans, ma mère déclara solennellement que, dorénavant, je serai adulte. Je devais subvenir aux besoins du ménage ! Mon père était parti depuis longtemps avec une femme plus avenante et décorative que ma mère. J'aurais bien voulu le suivre, mais, même adulte à 6 ans, mes moyens étaient encore limités : la coupe de ma mère s'appesantissait sur mes boucles blondes d'un poids bien trop lourd pour mon âge. Comment lui dire que je me serais bien contenté de rester plutôt tranquillement cracheur de fleurs ?
Mon père était un escargoteur de première. Ma mère avait depuis longtemps épuisé sa provision de poudre de rire. J'étais, avant le départ de mon père, le seul porte-lune de la maison et je connaissais mon importance dans ce rôle délicat. Quelquefois, après de vives altercations avec ma mère, mes fesses rejoignaient, dans leur couleur uniquement, le bleu-mandarine de mes yeux énigmatiques.
Mais, je ne comptais pas en rester à cette condition trop longtemps subie dont j'espérais m'affranchir au plus vite (asap!). Malheureusement, j'étais sans doute excessivement optimiste et toujours trop porte-lune pour agir concrètement sur les évènements. Et puis, si ma mère n'était pas une sainte, elle avait par contre la terrible efficacité d'un bulldozer …

Dominique L

LORSQUE J'AVAIS 6 ANS

LORSQUE J'AVAIS 6 ANS, j'habitais à la ferme et j'allais à pied à l'école avec mes voisines. J'avais un vélo à 3 roues mais je n'arrivais pas à en faire. C'est un très beau souvenir. J'aimais mon école. J'étais l'aînée à la maison et la seule à aller à l'école.
Nous ne marchions pas comme un escargot mais à notre rythme avec notre parler de tous les jours pouvant s'apparenter à de l'argot. Tout autour de nous s'envolait comme poudre de rire. Nous continuions ainsi jusqu'à la porte de lune.
Le ciel, et le soleil qui se levait faisait refléter une couleur bleu mandarine.
Tout le long du chemin c'était une explosion de fleurs comme si celles-ci étaient crachées de tout là-haut.
De ce temps-là, je ne m'en lasserai pas.

Marie C

L'anniversaire

Lorsque j'avais six ans, j'aimais la pluie. Qu'elle tombe fine comme un brouillard, drue et lourde comme une giboulée, j'adorais la sentir glisser comme des billes sur mon ciré rouge qui brillait comme un ver luisant. Empaquetée dans ma capuche fermée par deux agrafes, les gouttes claquaient sur ma tête en rythme et je sautillais sur les chemins en danseuse de boite à bijoux. L'eau dégoulinait sur mes épaules, serpentait en rus sur mon buste et parfois s'enfonçait dans mes poches, alors je criais « gagné ! » Au bout d'une heure hélas, mes pieds petits comme des escargoteurs gelaient dans mes bottes percées en caoutchouc. Un jour je réclamai une nouvelle paire à mon père en lui expliquant que l'eau rendait mes orteils blancs et raides de froid et après je frissonnais et éternuais. Il me regarda étonné, son visage s'arrondit en porte-lune et de sa bouche en croissant il m'aspergea de poudre de rire en me promettant de nouvelles bottes pour mes sept ans et ne t'inquiète pas ajouta t-il, « avoir les pieds mouillés ne rend pas malade, c'est plutôt par le nez que s'attrapent les gros rhumes ma petite fille. » J'étais déçue, encore trois mois à marcher en faisant plouf plouf.
Un jour que des éclairs zigzaguaient dans le ciel bleu mandarine, j'étais dehors au lieu de rester à faire mes devoirs dans ma chambre. Dans le vacarme du tonnerre, du vent, de la pluie, les éclairs me poignardaient le corps si violemment que je pris peur. J'avançai tête baissée mais l'orage me suivit en grondant, claquant, déchirant le ciel barbouillé en noir et blanc. C'était

sûr, la foudre allait me cisailler la tête, déchirer mon ciré, et j'avais enfoncé mes bottes dans une mare profonde. Impossible de m'extraire de cette gadoue collante. Je laissai alors mes bottes et couru pieds nus à la maison en espérant que mon père ne soit pas là. Personne. Grelottante, je me déshabillai, enfilai mon pyjama, me séchai les pieds avec une serviette en m'attardant à bien essuyer entre mes doigts de pieds devenus tout rouges. Je m'allongeai dans mon lit le front brûlant. Tremblante de fièvre, je fermai les yeux mais les éclairs transperçaient la fenêtre et illuminaient ma chambre comme un phare. Je me cachai la tête sous l'édredon et apparu tout à coup un cracheur de fleurs aux cheveux verts, aux petits yeux hérissés de longs poils jaunes qui me caressèrent la joue. Quand il sourit, sa grande bouche crachat doucement sur mon front des pétales de fleurs qui sentaient le caramel. Bois cette potion me dit-il en soulevant ma tête et demain tout ira mieux. Je m'endormis. A mon réveil, je trouvai des bottes rouges sur ma table de nuit.
Cette année-là, j'avais eu sept ans avant d'avoir sept ans.

Véronique C

LORSQUE J'AVAIS SIX ANS

LORSQUE J'AVAIS SIX ANS j'habitais en pavillon. Nous avions un jardin, des poules, un chat, un chien nommé « Dicko ».
J'étais dans une école où nous portions un uniforme et à mon retour à la maison j'allais directement trouver les *escargots heure* néfaste pour mes vêtements et ma mère hurlait « Mimi « vient te changer, chose qui se faisait à l'époque pour ne pas salir la tenue d'écolière. Je ne répondais pas à ses appels et il arrivait que la *poudre de rire* se retrouve en bas de ma jupe plissée *bleu mandarine,* situation qui m'obligeait à la déposer sur *le porte lune* qui attendait les effets pour le prochain lavage en lessiveuse dans la buanderie.
Ma mère aimait jardiner, devant les fenêtres de chambres, l'espace devenait *cracheur de fleurs,* avec les dahlias, les myosotis, le buis et autres plantations le long des fusains. Alors que mon père, lui, surveillait dans l'espace devant la fenêtre de cuisine, les haricots verts, les tomates, le persil et cerfeuil appréciés dans nos assiettes.

MIMI

* * * * * * * * * * * * * *

2 – Vous rencontrez un animal alors que vous marchez, dans la rue, sur un sentier… et cet animal vous parle…
Construisez un dialogue à votre convenance.

L'oiseau

Le bâton écartait les tiges hautes des graminées sur le chemin. Tout d'un coup un oiseau magique apparu.

- Qui es tu ?
- Je suis le Loriot que tu entends et que tu ne vois jamais.
- Pourquoi te montres tu alors ?
- Parce que je sais que tu ne me feras pas de mal et je voulais chanter devant toi
- Tu chantes bien cela me remplit le cœur et l'âme de bonheur chaque fois que je t'entends dans le lointain
- Ce matin mon petit cœur est rempli de joie, je chante pour toi.
- As-tu peur des hommes ?
- Oui c'est pour cela qu'ils ne me voient pas. Certains hommes ont le cœur rempli de haine, de méchanceté c'est pour cela que je les évite. De branche en branche je vole en chantant le bec tourné vers le ciel.
- Bien mon ami oiseau je vais poursuivre mon chemin, ton chant dans l'esprit, au plaisir de te revoir un jour.

Alain M

Aglaé, un soir d'été

C'était la promenade du soir, un soir d'été, la journée avait été chaude, l'air embaumait encore le jasmin et le chèvrefeuille.
Au détour du chemin, apparût Aglaé, la chatte noire et blanche du voisin, elle vint se frotter à mes jambes.

- Tiens que fais-tu là Aglaé, cela fait plusieurs jours que tu n'étais pas réapparue chez nous. Car c'est bien connu les chats, choisissent leur maison, on ne peut rien leur imposer et Aglaé venait chaque soir manger dans l'écuelle qu'on laissait à son intention.

- Et bien vois-tu, Émeline, j'ai vécu une bien étrange aventure. Pour une fois, un soir de pleine lune, je me suis éloignée du hameau, j'avais entendu le râle d'un mâle qui appelait à le rejoindre. Alors j'ai traversé une forêt obscure, même si j'ai des yeux de lynx, je n'avais plus aucun repère. Mon odorat me guida vers une ferme, plus exactement une bergerie, mais des centaines de brebis parquées ne firent pas mon affaire. Je bifurquai alors vers la grande route, mais je fus aveuglée par les phares des voitures, oh là là danger, me suis-je dit.
  Je rejoignis alors un sentier de campagne pour arriver auprès d'un âne qui cherchait de la compagnie, un congénère avec qui échanger ; fausse piste, encore, pas un matou enjôleur en vue.
  Comme tu peux le comprendre, j'ai eu beaucoup d'émotions ces deux soirs derniers, alors je suis contente de te retrouver et de me frotter à tes jambes, toi que je connais si bien.
  Car tu sais, je repars ce soir, j'entends toujours l'appel du beau matou et là je vais le trouver.

Bénédicte

La chauve-souris

Ce matin, j'ai décidé d'ouvrir les volets depuis l'extérieur de la maison. Il faisait trooop beau ! En tirant le volet bleu-mandarine de ma chambre, j'aperçus, suspendue au bandeau de bois, une chauve-souris en position porte-lune qui devait pioncer depuis quelques heures

- Mais qu'est-ce que tu fais là, chauve-souris, et comment tu t'appelles, d'abord ?
- My name is Bat, please, don't call me "chauffe-souillis"
- Bon, Bat, désolé de t'avoir dérangé dans ton sommeil, mais, Bat, pourquoi tu parles anglais ?
- Oh, j'arrive just des States, direct in one night
- Bon, mais difficile de te laisser dormir, il faut que tu payes ton écot, je fais AirBnB, dis-moi combien de temps tu restes ici, que je puisse préparer ta facture !

- On verra ça ce soir quand je me réveillerai ! Pour l'instant, donne-moi un peu de lait, ça m'aidera à me rendormir
- Du lait ! Mais ici il n'y a que du vin, qui, d'ailleurs, a plus d'effet sur le sommeil que ce maudit « milk »
- Bon, OK, mais du rouge vin, alors, please !
- Eh, et ce soir, quand tu seras réveillé, je pourrais jouer avec toi au Nain Jaune ?
- Mais non, j'ai bien trop à faire, je chasserai toute la nuit pour me nourrir des moustiques dont je débarrasserais ta maison
- Ah, là, super ! Marre d'être piqué ! Mais il faudrait quand même que tu apprennes à jouer au Nain Jaune à ton âge, espèce de cracheur de fleurs escarboteur !

Dominique L

AU GRÉ DU CHEMIN

Je marche sans but précis au gré des vents.
Je veux fuir les pensées vagabondes de mon esprit loin de tout le tumulte de la vie. Je suis seule et le poids du sac m'encombre, je ne sais pas si j'arriverai à bon port.
Dans le silence infini, un bruit presque imperceptible me sort de ma léthargie.
On me suit à pas lents, je me retourne doucement et aperçois au loin de longues oreilles dressées. D'abord tout timide il ose s'aventurer vers moi et me rejoint sans bruit. De connivence nous avançons pas à pas semblant marcher dans les pas de l'autre. Ses pas nonchalants m'apaisent peu à peu et je me sens transformée.
Je ne sais combien de temps nous marchons ainsi mais le temps n'a pas de prise sur la vie.

Marie C

Le Coq…

Soir d'été, je passais le long d'un grillage, c'était le chemin indiqué pour terminer ma route. De l'autre côté une cinquantaine de poules caquetaient s'éparpillant sur un terrain boueux parsemé de graines et de quelques touffes d'herbe, sûrement un élevage de particulier.
Au beau milieu de tous ces volatiles, un coq. Un magnifique coq. La crête d'un rouge violent se dressait fièrement sur sa tête, une crinière cuivrée à l'or fin recouvrait son torse bombé, un manteau de plumes couleur nuit noire se terminait en une queue en panache plus haute que sa tête et des ergots énormes dépassaient à l'arrière de ses puissantes pattes.

Une beauté de gallinacé à gagner tous les concours agricoles de France.
Le coq me fixa de profil, l'œil vif, doré, pétillant d'intelligence. Et bêtement je lui dis : « Salut ! beau harem! Ça donne envie d'en mettre une au four… »
J'entendis : « C'est toujours pareil, tous ceux qui passent près de mes poules n'ont qu'une envie, c'est d'en rôtir une. » Je cherchais d'où pouvait provenir la voix, probablement du paysan caché dans le poulailler. Je répondis : «Et bien, elles sont élevées pour être mangées, non ? »
La voix repris d'un ton désespéré : « C'est là mon plus grand chagrin, ça ne tiendrait qu'à moi, j'empêcherais qu'on les saisisse, mais je ne suis qu'un coq isolé et même si mes ergots sont menaçants je ne suis pas de taille à rivaliser avec le patron.»

Alors là ! J'avais devant moi un coq qui parlait. Il s'était rapproché du grillage et je voyais très nettement son bec bouger quand il articulait, la voix sortait vraiment de lui.
Bon! Admettons la réalité, et surtout comment refuser une conversation avec un coq qui semblait en si grand désarroi.
- Comprenez-moi dit-il, je les aime toutes et chaque jour il en disparaît sans que je puisse intervenir.
- Oui c'est sans doute très difficile à accepter. Mais un poulet rôti, c'est tellement bon !
Là, j'allais trop loin.
- Ne dites pas cela, vous m'effrayez !
- Je ne le voulais pas… *Bonté divine, je parle à un coq !*
- Vous ne changerez jamais vous les humains, il n'y a que votre égo qui vous intéresse. Pouvez-vous une seule seconde imaginer la peur qui nous saisit lorsque nous voyons les mains de l'homme nous attraper. Il ne nous laisse même pas le temps de grandir.
Quelle gêne, je restais muette.
Puis il continua :
- L'effroi dans nos yeux lorsqu'il nous tord le cou. Crac ! Et hop ! Il nous déplume, il nous vide et tout nu il nous suspend la tête en bas, les uns derrière les autres, méconnaissables. Puis il nous ficelle, il nous bloque dans des cartons et… direction vos fours. Même pas un merci d'avoir existé.
- Que répondre à ce coq ? Tout était plausible, il semblait inconsolable, si triste, si beau mais si impuissant. Je regrettais toutes mes stupides paroles.
Je ne pouvais pas repartir comme si de rien était. Même si je lui promettais de devenir végétarienne, ça me semblait ridicule et si peu. Mais que faire?
- Il s'approcha encore plus près de moi. Et dans un suppliant murmure me proposa de les sauver. Oui, mais comment ? Et pourquoi moi ?
- Vous avez lu dans mes yeux, je ne parle qu'à des personnes qui semblent comprendre que les animaux peuvent eux aussi ressentir des douleurs, des peurs. Et malgré vos phrases trop vite dites, vous m'avez écouté. Alors, regardez là où la terre est meuble vous pouvez sans trop de difficulté soulever le grillage et nous nous échapperons par cette ouverture et advienne que pourra, mais nous serons libres. Qu'en pensez-vous ? me demanda-t-il avec une lueur d'espoir dans son regard latéral.
Je n'ai pas hésité, j'arrachais violemment le grillage et dans un bruit de froissement d'ailes la colonie des gallinacées s'échappa à toute vitesse vers l'extérieur de l'enclos. Le magnifique coq sortit en dernier et sans que personne puisse comprendre me salua d'un cocorico plein de reconnaissance. J'avais accompli ma mission du siècle.

Marina

« BELLE RENCONTRE »

Dans le bois, je vis un renard superbe avec son pelage roux. Il avait ses yeux brillants. Il se tenait assis sur son train arrière sans bouger et ressemblait à une statue. Je me mis à lui parler doucement pour ne pas l'effrayer en m'approchant.

Il me fixa mais ne bougea pas comme s'il souhaitait une rencontre, comme tu es beau lui dis-je avec ta fourrure. Je peux te tenir compagnie où tu peux me suivre sur le chemin comme ferait un chien avec son maître. J'en serais ravi car ce n'est pas courant de se promener avec un renard à ces côtés.

Il me fit un signe de tête d'approbation et nous avons passé un moment très agréable, trop court car une sonnerie me sortit de mon sommeil, à regret, j'étais si bien avec Lui.

MIMI

Rencontre avortée*

Après-midi de septembre, au parc St James.
Je n'ai pas bougé.
Surtout ne pas bouger, laisser la chose se déplacer sur ma nuque, mon épaule, mon cou.
Ne pas provoquer la piqûre d'une guêpe ou d'un frelon par une pichenette mal ciblée.
Surtout ne pas bouger.
Sentir la chose grimper le long de mon cou, se diriger vers mon oreille droite.
Devenir de plus en plus tétanisée.
Sentir la chose s'engouffrer dans mon oreille et s'y lover.
Surtout ne pas bouger, ne pas paniquer !
Se déplacer lentement vers la femme assise sur le banc à côté,
Lui demander de regarder qui a élu domicile dans mon oreille.
« C'est une grosse araignée » me dit-elle.
Ne pas tomber dans les pommes !
Être stoïque !
Laisser mon sauveur, après une tentative infructueuse, déloger habilement l'intruse.
Décompresser !
Merci à l'appareil auditif qui a stoppé la progression de l'intruse,
Sans lui, elle se serait peut-être logée plus loin dans le conduit auditif…
Et qui sait comment l'histoire se serait terminée ?

Je ne sais pas où est tombée la bête et, sans façon, je n'ai pas cherché à la rencontrer.
J'ai en revanche chaudement remercié mon sauveur !

Véronique A.

* Histoire vraie

Rencontre

Un bon quart d'heure d'attente dit la coiffeuse. Trop court pour remonter chez moi. Je décidai de traîner au Monop à deux pas. Au stand des produits de beauté tout était en promotion. Pourquoi ne pas me laisser tenter par ces fards à joues à 12€ au lieu de 17€ ? Je dégageai le testeur du présentoir et du fond du trou on m'interpella.
- Eh l'Humaine, fait doucement, je dormais.
- Mais la coccinelle, qu'est-ce que tu fais ici ?
- Et bien quand la saison des soldes commence, je fais du shopping comme toi.
- Tu as raison mais je pensais te trouver plutôt cachée dans les étals de plantes pour te gorger en douce de pucerons. Tu manges aussi des produits de beauté ?
- Mais l'Humaine, je ne suis pas qu'un estomac, je suis une femelle et j'ai besoin moi aussi de maquillage pour plaire à nos mâles. Si nos belles pastilles noires n'ont pas de temps en temps un petit badigeon de rimmel elles sont ternes et paraissent plus petites et ressemblent à des points noirs, l'horreur ! Si nos élytres rouges ne se poudrent pas elles paraissent fripées et personne ne nous regarde.
- Je ne vous savais pas si coquette chère bête à bon dieu.
- He oui l'Humaine, les entomologistes distingués ne savent pas tout, et c'est tant mieux. Notre monde minuscule est si vaste qu'ils n'ont pas fini d'être surpris par nos comportements. Certes, je dévore comme personne les cochenilles, je prédis le temps aux petits enfants, mais pas que… Bon trêves de billevesées, achète un fard à joues rouge vermillon, c'est celui qui me va le mieux, va le payer, viens l'ouvrir près de moi et dépose une bonne larme de poudre au bord du trou. J'y frotterai mes élytres et tu verras comme je suis belle !

Véronique C

« La consigne, c'est la consigne »

Vous avez dit consigne ? lesquelles ?

- Les bouteilles en verre devraient revenir en service cela permettrait en *les consignant* de ne pas retrouver de verre dans les pelouses et pourrait supprimer beaucoup de plastique qui se retrouve dans les mers.

- *La consigne* de porter le masque dans les transports n'est pas très suivi mais je m'efforce de le porter afin de m'éviter de respirer certaines odeurs désagréables. Je vois que je ne suis pas seule, je me sens donc moins ridicule.

- *Consigne* dans le gîte où les pèlerins n'éteignent pas la lumière :

  Il nous a fallu placer des affiches pour rappeler :
  « CE N'EST PAS VERSAILLES ICI, TANKE YOU »

MIMI

« Fermez la porte en sortant de la pièce »

Pourquoi toujours fermer les portes, moi j'ai envie de les laisser ouvertes, pour laisser passer l'air, respirer, ne pas se sentir enfermé.

Oui, mais tu sais les courants d'air, les indiscrétions, il vaut mieux les laisser enfermés.

Ah bon, moi je suis un passe muraille, je m'éclipse alors qu'on vient de me saluer, de me compter parmi les présents.

Quelle drôle d'idée, tu ne sais pas tenir la poignée, d'un geste franc, tu affirmerais ton passage, ton arrivée, ton départ. Cela te ressemble plutôt n'est-ce pas ?
Détrompe-toi, j'ai horreur des poignées, un jour l'une m'est restée dans la main, je me suis pincée et j'en garde une sainte horreur.
Alors, utilise ton coude, non pas ton pied tout de même, un bon coup de coude dans une porte et tu respecterais la consigne : « fermez la porte en sortant de la pièce ».

Bénédicte

Une consigne

Consignes, consignes, toujours des consignes, que des consignes. On vit entouré de consignes, au gré des consignes, parmi les consignes, à cheval sur les consignes. Même si on est contre on doit faire avec pour vivre avec. Loin des consignes, quel plaisir sans agrément des consignes. Échappées, envolées les consignes, laissons-les aller loin là -bas au gré du vent emportant les consignes nous laissant libres quelques temps, libres de vivre sans, d'oser être sans….

Marie C

* * * * * * * * * * * *

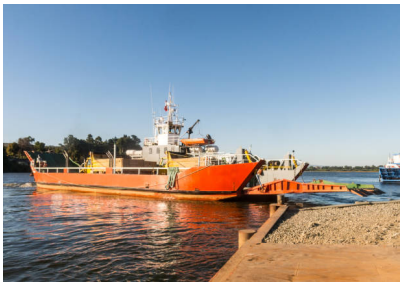
Atelier d'Octobre : scènes de vie

******

Le passage

J'avais quitté Nantes ce matin-là et avais marché le long de la Loire toute la journée, jusqu'à la petit ville de Couëron. Je voulais franchir le fleuve par le vieux bac qui fonctionnait encore à cet endroit, symbole d'une époque révolue, et rallier sur l'autre bord, la commune du Pellerin, où je tacherais de trouver un hébergement pour la nuit. Ma randonnée ligérienne en cette belle journée de fin d'été, avait oscillé entre univers bucolique et monde industriel. Le mélange des deux genres donnait la drôle d'impression d'être en ville à la campagne, ou l'inverse si l'on préfère. Je cheminais tranquillement dans ce monde absurde.

Depuis le bourg de Couëron, je me mis à suivre les panneaux indicateurs « LE PELLERIN », à l'usage des voitures, accompagnés de la petite icône symbolisant un bac. Je longeai à un moment donné, une route s'appelant « Boulevard de l'Océan ». Tout un programme.



Enfin, j'arrivai à destination, à quelques mètres du quai d'embarquement. Posté là je me mis à observer autour de moi. Le bac était de l'autre côté de la Loire. Je distinguais à peine sa haute stature et sa silhouette métallique. Il déversait son flux de voitures qui sortaient rapidement une à une. A proximité, je pouvais deviner la longue procession de véhicules qui s'étalait le long de La Loire, prêts à envahir le pont du bateau quand il serait vide dans quelques

minutes. Près de moi sur ma droite, je remarquai un petit bar sympathique qui portait un nom encourageant: « Le Paradis ». Il me faudrait donc quitter le paradis pour rejoindre l'autre bord. Dieu seul savait ce que pouvait bien être la rive en face du paradis. Derrière moi, je voyais s'allonger la longue file de voitures en attente du bac, elles aussi. J'étais le seul piéton.

Je me retournai de nouveau face à La Loire. Malgré la sécheresse qui avait sévi tout l'été, le fleuve sauvage était très impressionnant et majestueux. Le niveau d'eau était élevé, du fait de la proximité de l'embouchure et de la mer à Saint-Nazaire, ainsi que par l'influence des marées. La couleur grisâtre, les remous, les tourbillons des flots violents face à moi, me donnaient le vertige. Ce fleuve impétueux pouvait m'emporter et m'engloutir à tout jamais. Un peu en amont, je pouvais distinguer une étrange maison de pierre, plantée dans le fleuve et qui semblait flotter ou sombrer, on ne savait le dire. L'ambiance alentour était inquiétante. Fallait-il vraiment laisser derrière soi le paradis ?

Le bac sur l'autre rive, finit par quitter le quai. Il effectua une trajectoire en forme de S en raison du courant, et s'approcha doucement de l'embarcadère à quelques mètres de moi seulement.

Entre temps, je n'avais pas remarqué derrière moi, qu'un autre marcheur, avec un gros sac-à-dos semblable au mien, était arrivé. Je m'installai sur le bac dans la partie réservée aux piétons et aux cyclistes. L'inconnu me suivit tandis que les voitures embarquaient une à une et s'agglutinaient sur le pont du bateau. Le marcheur solitaire se tourna vers moi et me dit :

— Bonjour, je m'appelle Sylvain. Qu'est-ce que tu fais sur ce bateau ?

— Salut Sylvain. Mon nom est Guillaume, lui répondis-je pendant que le bateau s'éloignait du quai. Je n'aime pas franchir les ponts à pied, alors j'ai décidé de prendre le bac pour passer de l'autre côté du fleuve. Je pars sac au dos, à l'aventure vers le sud, sans destination précise, comme je le fais tous les ans pendant mes vacances.

Sylvain à son tour, me donna l'explication de sa présence ici.

— De mon côté, je vais à La Rochelle pour convoyer un voilier jusqu'à Concarneau. C'est mon métier, je navigue sur les bateaux des autres. Comme j'aime aussi marcher, j'ai décidé de rejoindre La Rochelle à pied.

Après un temps d'arrêt, il poursuivit :

— Si tu veux, il y a une place disponible sur le bateau. Est-ce que tu as déjà navigué ?

Je n'eus pas le temps de lui donner réponse. Notre bac arrivait à destination et il fallait débarquer au plus vite. La proposition bien qu'inattendue et soudaine était alléchante. Il y a cinq minutes, je ne connaissais même pas Sylvain. Pouvais-je lui faire confiance ?

Une fois pied à terre, alors que nous marchions le long du quai, je m'arrêtai brusquement et me tournai vers lui.

— Tu sais je n'ai jamais navigué de ma vie, à part sur ce bac à l'instant. Mais par contre, je suis un bon cuistot. Je pourrais faire la cuisine sur ton bateau, si tu le souhaites.

Nous reprîmes notre marche. J'étais certain qu'il allait accepter. De bons repas sur un bateau, ça ne se refusait pas.

Il y eut alors un long silence. Sylvain, un peu triste, s'arrêta de nouveau et me dit :

— Tu sais, sur le bac tout-à-l'heure, c'est peut-être l'effet des embruns au milieu de la Loire, mais je me suis un peu emballé. En vérité, je n'ai pas vraiment de métier. Je suis sur la route et je fais des petits boulots à droite à gauche. Je n'ai jamais mis les pieds sur un voilier et je ne sais même pas nager. Je t'ai fait une promesse d'ivrogne comme on dit. J'espère que tu ne m'en veux pas trop ?

J'étais un peu déçu, il faut le dire. Je m'étais vu pendant quelques secondes sur la proue d'un bateau face au vent, les bras en croix, comme dans le film Titanic. Dommage, ce serait pour une autre fois. Nous approchions à nouveau d'un bar-restaurant face à La Loire qui s'appelait « Le Passage ». Les bords de Loire étaient truffés de troquets. Je lui souris :

— Ne t'en fais pas, Sylvain. Je t'offre un verre ou deux au « Passage » si tu veux, et tu pourras me faire encore des promesses d'ivrogne. Pour me faire rêver...

Philippe G.

Souvenir bucolique

Longtemps, je me suis couché dans les herbes folles du verger avant qu'il ne soit fauché, environné d'arbres fruitiers. Une pomme tomba, puis roula, emportée par la pente, puis s'arrêta bloquée par une touffe d'herbes. Désireux de la croquer, je me levai, puis la ramassai, examinant son volume et son coloris vert ponctué d'une large tache rouge. Des meurtrissures apparaissaient, telles des atteintes à un monde d'élégance et de classicisme; picorée par un oiseau, un cratère s'étalait sur la partie la plus mure, plongeant jusqu'au cœur du fruit, formé d'arêtes brunies ; un trou à peine visible signalait la présence d'un ver parvenu à l'air libre ; la tuméfaction de la chute commençait à s'apercevoir. Dégoutté, je lui rendis sa liberté.

L'air chaud bruissait du bourdonnement des guêpes et des frelons attirés par l'odeur des pommes déjà tombées, dont ils allaient entamer la chair. Des taons tournoyaient avec frénésie autour de moi, m'obligeant à les chasser par des gestes répétitifs comme dans une participation à un ballet bien réglé. Tous ces insectes suivaient une logique innée, à l'image des fourmis, se nourrissant et se reproduisant selon des règles ancestrales immuables : ça pourrait être ça une fourmilière.

Jean Marc B

* * * * * * * * * * * * * *

Atelier de novembre : incipit et fin imposés…

****

Principe de fidélité

Il s'interrogeait sur le principe de fidélité, fidélité à qui, à quoi ? Peu importe, fidèle en amitiés, ça c'est sûr, fidèle en amour ça dépend du cours de la vie, pour peu qu'elle nous emporte vers des rivages inconnus.
Je dirai fidèle à mes rêves, oser les réaliser, ça c'est grandiose n'est-ce pas, cela ouvre tous les possibles, place à l'imagination, toute une vie pour les réaliser, no limites, comme disent certains.
Et bien soit, je pars me promener le nez en l'air, il y a de quoi rêver, si je regarde bien. Je vais rester fidèle à toutes ces images pour te raconter une histoire, ce soir au coin du feu.
Fille ou garçon la soirée s'annonçait belle pour tout un chacun. Quand tout à coup, Mélanie eu une idée saugrenue, elle qui tombait en admiration devant l'aquarium aux poissons exotiques. Elle nous déclara péremptoirement : « si j'étais mec, je les ferais frire »
Devrais-je être fidèle à cette amie aux instincts meurtriers ?

Bénédicte

Fidélité

Il s'interrogeait sur le principe de fidélité qu'impose le mariage.
Il est certain que depuis Charles VII avec Agnès Sorel, les rois se sont servis dans le harem que constituait la cour de France. Et ils n'ont pas choisi les plus moches : Anne de Pisseleu pour François 1er, Diane de Poitiers pour Henri II, Louise de La Vallière et la marquise de Montespan pour Louis XIV, les quatre sœurs Nesle et Madame de Pompadour pour Louis XV. Et ce n'est pas mieux pour leurs successeurs, les Présidents de la République. Félix Faure est mort dans les bras de sa maîtresse, Marguerite Steinheil.
– Monsieur a-t-il encore sa connaissance, demanda le médecin en arrivant ?
– Non, elle est sortie par l'escalier de service, lui répondit-on.
François Mitterrand logeait sa maîtresse dans une résidence de l'État et nous dévoila une fille hors mariage à la fin de son deuxième mandat. François Hollande emménageant même à l'Élysée avec sa maîtresse pour en changer quelques mois après. Celui qui a imposé le mariage pour tous s'est bien gardé de nous montrer le bon exemple.

Non vraiment, les hommes sont incorrigibles, incapables de tenir la promesse de fidélité à leur femmes. Si j'étais une fille, je crois bien que je m'amuserais à les faire frire à petits feux jusqu'à ce qu'ils crient « Assez, assez, je jure fidélité à mon épouse !» et le les croquerais bien grillés en leur disant « C'était avant qu'il fallait vous tenir à carreau ».

Bryan

Il s'interrogeait sur le principe de fidélité

Elle s'était mise en colère ce dimanche matin, lorsqu'elle avait appris qu'il avait été voir ailleurs. Elle avait décidé de ne plus lui adresser la parole et cela durait depuis un bon moment. Il pouvait toujours s'interroger sur le principe de fidélité. Il avait promis! Elle avait eu confiance en lui, ne lui avait pas donné d'option. Apparemment il avait oublié ! C'était pour elle, impardonnable.
Lui de son côté avait la mine triste et essayait de récupérer la sauce, du moins celle qu'il venait de rater et qui devait accompagner leurs crevettes roses pour le repas du midi. Là aussi, il avait promis fidélité à sa position de cuisinier comme tous les dimanches, et surtout pas de mayonnaise avait-elle précisé.
Mais à présent l'heure était donc au silence, à la nervosité, à l'attente d'une explication sur son infidélité et sur sa sauce grasse et ratée. Mais rien ne venait, de toutes les façons elle ne voulait pas entendre.
Au bout d'un moment on reste en colère dans l'unique but de justifier une erreur, ils devenaient deux personnes qui regardent au loin en se faisant doublement la tête.
Évidemment ce disait-il, comme beaucoup j'aurai du taire mon aventure et pour éviter le gras, si j'étais une fille je les ferais frire, ces crevettes roses !

Marina

Les copains d'abord

Ils s'interrogeaient sur le principe de fidélité, une valeur peu commune de nos jours, semble-t-il. Jusqu'où peut mener la fidélité, sans entraver la liberté, que nous chérissons tous ?
Après avoir partagé quelques bières fraîches, confortablement installés au café du coin, tandis que les derniers rayons de soleil s'attardaient sur la terrasse, la vérité finirait bien par leur apparaître clairement, sous un jour plus lumineux ! Cette bande de copains de longue date, voire de très longue date, vénérait avant tout le nectar d'amitié et de solidarité (leur boisson favorite), ainsi que le partage des meilleurs moments de la vie, mais aussi des coups durs. Il

était hors de question de laisser l'un d'entre eux sombrer dans les eaux noires et profondes de l'angoisse et de la solitude.
Dans ce cas, me direz-vous, quid de la fidélité, quand ils quittaient leurs femmes quelque temps, afin de vivre une nouvelle aventure extraordinaire entre potes ? Avaient-ils l'impression de leur être infidèles, ne serait-ce que de manière inconsciente ? Leur cercle d'amis était un roc indestructible, flamboyant, une montagne familière, au pied de laquelle, la vie domestique familiale paraissait bien pâle et terne.
Les épouses se lamentaient de la perte, temporaire ou non, de leurs maris, attirés comme des aimants, par le groupe des inséparables. L'une d'elle aurait même déclaré, un jour de grande colère : « C'est bien parce que je suis une dame respectable... car *si j'étais fille, je les ferais frire* ».

Anita

Longtemps, je me suis couché à 20 heures.

Longtemps, je me suis couché à 20 heures. C'était la consigne des pédiatres et pas question de déroger ! Après le dîner à 19 h, il fallait se brosser les dents, mettre le pyjama, lire une histoire et éventuellement prendre un verre d'eau. Mais à 19 h 59, les couvertures devaient être sur nos corps allongés.
Bien vite, j'ai grandi et les aiguilles de l'horloge se sont décalées petit à petit pour me donner la liberté d'occuper mes soirées comme je l'entendais. C'était un livre captivant, un bon film sur petit ou grand écran, un temps convivial autour d'un repas, un pas de danse, une *participation* à une réunion et que sais-je encore ?
L'image d'un lit bien fait qui m'accueillait à 20 h a disparu ! Les draps froissés restent en place et *c'est peut-être ça une fourmilière*…

Annie B

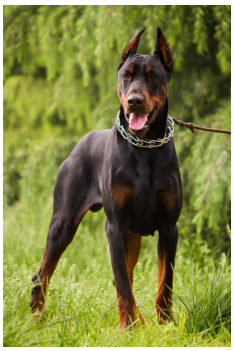
L'oreiller

Longtemps je me suis couchée en appuyant la tête sur un oreiller carré, un grand et moelleux oreiller recouvert d'une taie fleurie ou unie, blanche bleue ou rose, assortie aux draps, en tergal ou en satin, confortable pareil à celui de mon enfance.
J'ignore si ma tête a rétréci mais depuis quelques nuits je ne supporte plus ce grand coussin derrière moi. Je me sens perdue sur sa surface, je n'en utilise que la moitié. Je n'arrive plus à le positionner, je lui tape dessus, le retourne de haut en bas, de droite à gauche mais rien n'y fait. Trop grand ! Évidemment je ne dors pas pendant cette période de repositionnement. Alors fatiguée, sans chercher l'avis et la participation de quiconque j'ai décidé de le remplacer par un oreiller rectangulaire. Ce dernier semble s'adapter à ma morphologie, à mes exigences,

me redonne l'espoir de mieux dormir, de revoir les images de mes rêves qui s'entassaient comme des colonies d'insectes grouillants. C'est peut-être ça une fourmilière de neurones. Et depuis ce changement je redors comme bébé.

Marina

MIMÉTISME



En tant que Doberman, il s'interrogeait sur le principe de fidélité. La question se posait à propos de ce nouveau maître qui le tenait serré au bout de sa laisse et ne lui inspirait pas confiance. Tous les deux avaient les yeux jaunes et Doberman savait que ce fiel concentré dans l'iris était signe de méchanceté et envie de mordre. Ne disait-on pas dans sa race de chien, que connaître une fois dans sa vie le goût du sang épais et bien rouge coulant dans sa gueule, était le summum du plaisir ? Et si l'on disait la même chose dans la race des humains, qui des deux attaquerait l'autre ?
Les mois passaient, rien ne se passait. Doberman nourri régulièrement de pâtés, promené en forêt, brossé, lavé, parfumé tous les deux mois, la rage de bouffer la main protectrice de son maître le prenait de moins en moins et il grossissait tranquillement comme son maître qui se nourrissait lui aussi régulièrement de *choses frites* bien huileuses, marchait en forêt, se lavait, se coiffait se parfumait tous les jours et s'endormait souvent sur le canapé à l'heure de l'apéritif. Ce soir, reniflant l'odeur d'un rosbif que sa femme ficelait avant de le mettre au four, Doberman pensif, en conclut que le confort avait bien ramolli leurs instincts, seuls restaient leurs inquiétants yeux jaunes.

Véronique C

Les vieilles chimères

Il s'interrogeait sur le principe de fidélité. La fidélité envers lui-même tout d'abord, sur celui qu'il avait été dans sa jeunesse. Il se revoyait à l'âge de vingt ans. Il voulait alors transformer le monde. Il pensait alors qu'il pouvait le changer par la seule force de sa volonté, de ses convictions, de ses actions. La vie s'offrait à lui alors et les vieilles habitudes, les préjugés n'avaient qu'à bien se tenir.

Trente ans plus tard, se retournant vers son passé, avait-il été fidèle à ses engagements d'antan ? Oui, probablement dans une certaine mesure, mais le bilan était maigre à ce jour et

certainement pas à la hauteur de ses espérances de jeunesse. Le jeune homme qu'il avait été, aurait été bien critique envers cet homme d'âge mûr qu'il était devenu. Il essayait, malgré tout, d'être bienveillant envers lui-même. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser que son existence aurait pu être bien différente s'il avait fait d'autres choix de vie ou bien si les circonstances avaient été autres. Avec des si et des mais, il pouvait réécrire sa propre histoire.

Repensant à ses vieilles chimères, il se disait souvent en lui-même : « Si j'avais été fille, je les aurais faits frire ». Cela n'avait guère de sens, mais sa vie aurait pu prendre un autre chemin.

Philippe G

Nouveau départ

Il avait perdu son temps, dans sa jeunesse, sur les bancs de l'école, passant de longues heures à regarder par la fenêtre. Il était plus souvent puni qu'assis à travailler, devant l'encrier de son pupitre...

Là, maintenant que la contrainte de l'école obligatoire était pour ainsi dire oubliée, il s'était senti libéré, comme si des ailes lui avaient poussé, comme si le vaste monde s'offrait à lui. C'était décidé ! Il allait partir, se mettre en chemin et quitter cette vie stérile, dans le trou perdu où il habitait, tant bien que mal. Mais pour aller où ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il ne recherchait aucune vérité *absolue*. C'était plutôt une quête de sens. Où allaient le mener ses pas d'homme fatigué par un début de vie peu enthousiasmant ? Il avait vraiment besoin de retrouver toute son énergie, pour aller de l'avant.

Il ferma la porte de chez lui et partit sur un coup de tête. Oh, *stupéfaction* ! Il se sentit tout de suite merveilleusement bien, comme il ne l'avait jamais été auparavant. Il n'avait pourtant pas d'argent, ni de plan prédéfini et ne connaissait personne, ou presque ! Certes, il y avait bien cette vieille voisine espagnole, Victoria, à qui il rendait souvent service. Elle avait voulu franciser son nom, en se faisant appeler Victoire, dans l'espoir d'être mieux intégrée à la population de ce petit village traditionnel. Cependant, ses chères racines ibériques la trahissaient trop souvent. Victoria lui avait tant parlé de sa région d'origine et de sa culture. Elle le faisait vraiment rêver, des étoiles dans ses yeux, du soleil dans sa voix rocailleuse... Pourquoi ne partirait-il pas là-bas justement ? Il ne parlait pas trop espagnol, mais qu'importe !

Dans sa précipitation, il n'avait pas pris le temps de petit-déjeuner, ce matin du départ et la faim lui chatouillait déjà l'estomac. Il s'arrêta donc au premier café venu, qui lui parut

accueillant. Ils ne connaissait pas le patron, ni les autres consommateurs, des habitués pour la plupart. Mais il avait envie de parler de son projet à des inconnus, des étrangers qui ne le jugeraient pas, ne le traiteraient pas de fou. Sur le comptoir du bar, traînait un gâteau déjà bien entamé... Sans pouvoir s'en empêcher, il se mit à lorgner avec envie, la pâtisserie, pourtant peu appétissante a priori. Il avait besoin de forces pour commencer à marcher. Son voisin de table lui fit un clin d'œil complice : « *Vas-y ! Prends la dernière part de gâteau ! »*

Anita

Il avait perdu son temps …

Comment avait-il pu en arriver là ? A quarante ans, il ne se sentait guère intégré dans la société, pas de boulot ferme ni définitif, pas de femmes ou si peu, pas de famille bien sûr, il vivotait en fait entre deux ou trois copains (même pas des amis) qui n'osaient pas s'avouer clairement que, comme lui, ils avaient perdu leur temps et pourraient bien continuer longtemps à le perdre, jusqu'à A A A **A …** (c'que mort s'ensuive ?)
Certes, il n'avait aucun préjugé dans la vie, mais surtout aucun absolu, qu'il soit religieux, politique, familial, amical ou amoureux. C'était tout simple, il ne croyait en rien ni personne, surtout pas en lui-même. Quelquefois, ce manque pathétique d'absolu le démangeait, et pas qu'aux entournures … Mais, qu'y faire, il était né comme ça et ne connaissait que ça !
Comment décrire son principal sentiment lorsqu'il reçut un samedi cette lettre étonnante. De la stupéfaction bien sûr, mais aussi et surtout du soulagement, puisque, pour une fois, il sentait de moins en moins vaguement, à la lecture de cette lettre manuscrite, que quelqu'un s'intéressait à lui. Bien sûr, sa voisine de palier était un peu popote pour ses rêves, mais, bon sang, elle lui écrivait ! Et pas à propos de la place de la poubelle dans la cour. Elle n'était donc pas si insipide que ça, ni indifférente à lui ! Allait-il, qui sait, arrêter de perdre son temps ?
Évidemment, on était loin de la victoire, ni sur elle ni sur lui, la passe d'armes avait à peine commencé et il avait un coup de retard sur sa voisine. Donc, tout restait à faire ! Mais un déclic, une étincelle, une amorce montait du fond de ses entrailles. Pour une fois, malgré ses sempiternelles hésitations, il ne laisserait pas passer l'occasion !
Il se remémora la phrase fétiche de son prof de français en 2de : « Vas-y, dépêche-toi, prends la dernière part du gâteau ». Cela le calma, lui redonna la pêche et même quelques idées : il toqua à la porte de sa voisine, en pensant très fort tout haut : « si, ce coup-là, je n'arrive pas à perdre moins de temps, moins d'amours, moins d'amitiés et même de courage, je n'en ai pas fini avec ma p'tite vie minable » **! FIN 1**
Ses copains, qui cachaient à peine la voisine derrière la porte, lui ouvrirent dans de grands éclats de rire moqueurs ! Il faillit les tuer ! **FIN 2**

Dominique L

Temps plus vieux

Il avait perdu son temps, il avait heureusement vieilli.
Sous les météos capricieuses son temps était plus vieux en traversant l'humidité de la lumière.
Mais son temps perdu était tout de suite retrouvé par le retour des joies absolues du parcours. Son existence était remplie de ce temps ressenti en pleine puissance de la vie.
La synchronicité des évènements restait pour lui un sujet permanent de stupéfaction .
Pourquoi le temps perdu par chacun se retrouve ensuite dans des moments heureux de partage. Cuisiner, pâtisser, donner..pas de quoi crier victoire pour autant. Vas y prends le dernière part de gâteau.

Serge

Les chaussettes égarées,

Il avait perdu son temps …. à fouiller dans son sac à dos, disant qu'il ne retrouvait plus ses chaussettes. Quel étourdi ! Il les avait aux pieds ! Le pèlerin du couchage du dessus essayait bien de lui dire mais il ne parlait pas français, et lui ne comprenait pas et continuait à remuer les multiples poches, bien bruyantes quand même, et il commençait à s'énerver.
Sa camarade de marche était déjà habillée, prête à partir, et lui poursuivait sa fouille frénétique car, dans l'absolu, il devait retrouver ses chaussettes avant de partir sur le Camino.
Tout à coup, affichant sa stupéfaction, il s'écria « suis-je bête, je les ai aux pieds ! ».
Il ramassa ses effets éparpillés et lança à la cantonade : « on peut y aller, je suis prêt ». Sauf que Victoire, sa nouvelle copine rencontrée sur le Camino quelques jours plus tôt, était déjà partie !
Alors il chargea son sac sur son dos et s'apprêtait à partir quand l'hospitalière lui lança, montrant le plat resté sur la table : « **vas-y, prend la dernière part de gâteau** ! »

Marilou

* * * * * * * * * * *

Atelier de décembre

Proposition : Meurtres …. en vous inspirant de Max Aub : crimes exemplaires…

Crotte de caniche

Germain, le pauvre homme, adorait et vénérait son caniche bien aimé. Curieusement, il l'avait baptisé Pataud, un surnom affectueux selon lui ! Comment aurait-il pu vivre sans Pataud, son chien si fidèle ? Il était prêt à tous les sacrifices pour lui ! Mais Germain avait la détestable manie de passer tous les jours, sur le trottoir devant chez moi, lors de sa promenade favorite avec son compagnon à quatre pattes : à se demander si ce n'était pas plutôt Pataud qui le promenait, voire le menait par le bout de la laisse ! Certes, le canidé semblait assez bien éduqué, il n'aboyait pas à tort et à travers, comme le font beaucoup de ses congénères.
Mais un jour, il choisit de déposer son offrande nauséabonde, juste au pied du portillon de mon petit jardin, sans que son maître ne réagisse le moins du monde. Et le lendemain, il réitéra son funeste cadeau, pile au même endroit, exactement là où je pose le pied d'habitude, quand je sors de chez moi, très pressée, pour me rendre à un rendez-vous de la plus haute importance par exemple.
Là, c'en était trop ! Tant pis pour ce stupide animal ! Il ne passera plus jamais devant chez moi, accompagné de Germain...

Anita

Mes crimes

Il ne cessait de me harceler
Chaque fois que je le croisais
Aujourd'hui, ce sera la dernière :
Mon couteau aiguisé est prêt !

Quelle est cette forme qui rode dans le jardin chaque soir,
m'empêchant de dormir et me donnant des cauchemars ?
Je ne peux attendre des nuits meilleures, je dois l'éliminer!
Cette nuit, un voleur a franchi la porte d'entrée de la maison. Son pas a résonné sur le carrelage puis dans la montée d'escalier qui menait à ma chambre. J'ai tiré le tiroir de ma table de chevet et pris mon arme qui n'attendait qu'à servir !

Annie B

Crime parfait

Cela faisait déjà longtemps qu'il m'énervait, toujours à faire des remarques insidieuses dans des critiques à peine voilées, feutrées, innocentes aux yeux des autres. Là, il venait encore de m'en envoyer une, indirectement, en s'adressant aux autres. Trop, c'est trop ! Il était devant moi, seul, sur le palier, s'apprêtant à descendre l'escalier. Je l'ai poussé, il a glissé et s'est fracassé.

Impardonnable Quiproco

Il eut le tort de lui demander l'heure sans formule de politesse, juste un « Quelle heure est - il ?» sur un ton sec, attendant une réponse impérative du type qui se trouvait en face de lui
Surpris, l'interpellé a haussé les sourcils d'un air de dire « Tu peux te taper, je te donnerais pas l'heure ».
– Tu ne veux pas me dire l'heure, reprit narquoisement le premier quidam, ah là, c'est sûr, t'es un drôle de coco.
Malheureusement le type a compris : « Allah, c'est sûr, est un drôle de coco ».
Il blasphémait devant lui. Son devoir de musulman lui commanda de supprimer cet hérétique.
Il sortit son opinel et se jeta sur lui. Triste fin pour ce quidam.
Cette scène ne fut pas sans être confirmée par trois passants se promenant sur ce lieu très passant.
Six mois plus tard, le jour de la saint Guy, le dénommé Quiproco fut guillotiné.

Bryan

Sans une goutte

Georges adorait les animaux, depuis sa plus tendre enfance à la campagne. Oh, il les connaissait fort bien, ayant vécu ses jeunes années à la ferme avec ses parents, au milieu des veaux, vaches, cochons... Leur solide maison bretonne était rustique et peu confortable : tous les jours, il fallait tirer de l'eau au puits, situé dans le fond du jardin. Chacun devait s'acquitter de cette corvée sans broncher. La seule eau courante était celle qui tombait du ciel ! Cela ne le dérangeait pas. Il aimait cette vie simple, mais rude, au milieu des « taiseux », où chacun

savait quelle était sa place et ce qu'il avait à faire. Depuis longtemps, il rêvait de reprendre la ferme familiale et d'épouser une fidèle compagne, qui le seconderait dans l'intégralité des tâches même les plus pénibles, sans jamais se plaindre, dusse-t-elle suer à grosses gouttes, telle une otarie au cœur d'une vague de canicule assassine...

Malheureusement, la fortune ne lui sourit guère et ses rêves ruraux se transformèrent peu à peu en cauchemar éveillé. Il n'arriva jamais à vivre de l'exploitation agricole. Il s'endetta tellement qu'il dut déménager en catastrophe, quitter la terre devenue inhospitalière et abandonner ses chères bêtes. Il lui fallut se résoudre à chercher un travail rémunérateur dont personne ne voulait. Il prit en horreur ce métier atroce, qui pour lui, n'en n'était pas un. C'était, chaque jour, des crimes organisés, planifiés, rendus obligatoires par la société de consommation, par ceux qui ne s'étaient pas encore convertis à la religion végétarienne. En effet, il trimait désormais à l'abattoir de la grande ville la plus proche, lui qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche ! Tout au long de la journée, il était obligé de tuer des animaux en pleine santé, d'un geste habile, précis, implacable, afin de satisfaire les coupables besoins carnivores de ses "semblables". Il en était venu à haïr le genre humain.

Comble de malheur, sa femme, Paulette, lui était aussi devenue insupportable. Elle était si distraite, laissant tout traîner dans la maison, oubliant les choses importantes, comme si elle était "ailleurs", dans un autre monde, loin de la cruelle banalité du quotidien domestique. Plus grave encore, elle n'était jamais là pour le réconforter, quand il rentrait le soir, harassé par sa journée de tuerie à l'abattoir. Elle s'était engagée à l'hôpital voisin, comme aide-soignante de nuit, dans le Service de Gériatrie, pudiquement appelé "Soins longue durée", juste à côté de l'EHPAD "Les Eaux Vives". Elle quittait la maison bien avant son retour, ne revenant qu'à l'aube, usée elle aussi, par tous ces malades incurables, perdus, ces mourants que personne n'avait le temps de veiller, ni d'accompagner dignement, jusqu'à leur dernière demeure. Leur vie était loin d'être un long fleuve tranquille, surtout à l'approche des berges infernales du Styx, qui roulait ses eaux noires et glacées : comme le disaient les Grecs dans l'Antiquité, "tout s'écoule", sans aucun espoir de retrouver les bonheurs simples de l'enfance innocente, sauf à se réfugier dans la confusion et le délire...

Ce soir-là, lorsque Georges rejoignit enfin son logis, il était véritablement épuisé, ruiné de fatigue par son labeur quotidien, écœuré par ce qu'il venait de vivre. Un bon sommeil réparateur s'imposait. C'était pour lui, une question de survie ou de mort. Il commença à sombrer dans les bras de Morphée, afin d'oublier, au moins temporairement, la souffrance de ces pauvres bêtes qu'il avait dû tuer, bien malgré lui. Or, dans le silence pesant de la nuit, un léger bruit se fit entendre. Il résonna de manière si désagréable à ses oreilles qu'il en frissonna de tout son corps. Une goutte d'eau tombait dans l'évier de la cuisine, située non loin de sa chambre. Le silence revint enfin. Puis une deuxième goutte, suivie de plusieurs autres. C'était insupportable, cette sinistre cacophonie de "flip flop" intermittents ! A chaque fois qu'il croyait le calme revenu, c'était peine perdue ! Même durant les courtes périodes d'accalmie,

son cerveau anticipait désormais l'image sonore de la prochaine goutte à venir. Il ne parvenait plus à retrouver son calme, à maîtriser ses nerfs, déjà mis à rude épreuve le reste du temps. La tension montait inexorablement, sa nervosité allait crescendo.

Il lui revint en mémoire ce vieux proverbe allemand, que lui répétait sa mère lorsque qu'il était petit : "Jeder Tropfen höhlt den Stein". "Chaque goutte creuse la pierre"... Quelle pierre, pensa-t-il, sa pierre tombale ? Il ne réussirait jamais à se rendormir, à s'abandonner à l'oubli salvateur de la nuit. Il s'imaginait déjà envahi, noyé par les flots obscurs d'un océan d'angoisses nocturnes. Le bruit répétitif de ce flux aquatique, qui cognait et rebondissait sur l'émail lors de sa chute, lui vrillait les tympans. Il semblait lui perforer le crâne, comme une myriade de minuscules aiguilles de torture.

Pendant un bref instant qui lui parut une éternité, il se crut enfermé dans un cachot sombre et humide. L'eau suintait sur les parois et tombait dans une flaque, sur le sol crasseux. Il était devenu un condamné, attendant l'interrogatoire, avec effroi. Une voix caverneuse prit possession de son esprit : « Georges, qu'as-tu fait de ta misérable vie ? Comment as-tu osé abandonner la ferme de tes parents et trahir tes bêtes ? »... Il eut beau tourner et retourner en vain, dans sa tête, le film d'horreur de sa vie d'adulte : il ne se sentait absolument pas coupable, mais plutôt victime des rouages de l'implacable machinerie économique, qui l'avait broyée. Il avait perdu sur toute la ligne, jusqu'au sens même de son existence sur terre. La chaleur de l'amour l'avait désertée, l'espoir et la passion s'étaient envolés.

Enfin, il réussit péniblement à s'extraire de ce cauchemar, pour reprendre contact avec sa réalité tourmentée. « Je vais devenir fou, si ça continue ! Cette maudite Paulette a encore oublié de bien refermer le robinet et la porte de la cuisine ! » Il lui fallait trouver, à tout prix, un moyen de mettre fin à cet intenable supplice. Et ce fut la goutte de trop, celle qui fit déborder, non pas le vase trop raffiné pour ce bourreau de Georges, mais plutôt l'abreuvoir entier, la baignoire à cochons, remplis de ces infamies, de cette abominable vie si pourrie...

Mû par une impulsion irrésistible, incontrôlable, il se leva d'un bond et partit chercher son couteau de boucher dans le tiroir de la cuisine. Il s'en saisit fermement et guetta nerveusement le retour de sa tortionnaire, tapi dans l'ombre de cette macabre nuit sans lune. D'un seul geste froid et sec, d'une précision chirurgicale, en un coup magistral, il allait lui régler définitivement son compte à la Paulette et... sans verser une seule goutte !

Anita

Mon point de vue de méchant

Il vient toujours avec une tenue nouvelle, un sweet à capuche de grande marque, des baskets en couleur haut de gamme. Même ses lunettes changent de forme régulièrement. Je n'en peux plus de cet étalage. J'en suis jaloux, moi qui dois accepter le sweet que ma mère m'a acheté en solde, des baskets de base et les lunettes les moins chères. Je n'en peux plus de subir cette agression vestimentaire. Il faut que je trouve une solution pour l'humilier.
Tous les jours, je lui ferai une remarque désagréable : « c'est moche, un sweet vert grenouille », « avec des baskets comme ça, tu n'entreras jamais à la NBA », « c'est quoi ces lunettes jaune canari ? »
Je sens qu'il commence à être agacé. C'est bon, je tiens le bon bout. Il faut monter d'un cran. Il doit se sentir mal à l'aise, humilié. Ce n'est plus de la jalousie que j'éprouve mais de la méchanceté. Avec cette dernière, les mauvaises intentions me viennent.
Je le ridiculise de plus en plus. Demain, je viendrai avec de la peinture et j'en verserai sur ses vêtements ; de la peinture noire qui anéantira toutes ces couleurs ostentatoires. Enfin, je l'aurai! C'est parfois bon la méchanceté qui remet un peu d'égalité et de justice entre les êtres humains…

Annie

Meurtres en série

Nuit de pleine lune

Il travaillait toujours la nuit devant son écran, ça défilait, ça défilait, la lumière bleue des jeux vidéo inondait la pièce, il ne fermait jamais la porte et elle se retournait dans son lit, sans trouver le sommeil.
Il était toujours décalé, quand le matin elle se levait pleine d'entrain, il somnolait, lui répondait à peine par des onomatopées incompréhensibles. Peut-être était-il devenu le super héros de Starwars qui parlait un langage incompréhensible aux humains.
Par une nuit de pleine lune, au moins la lumière était naturelle, elle prit son foulard de soie et lui fit un tour de lasso dont il ne se remit jamais.

Bénédicte

Des mouches à Ravaillac

Il avait commencé petit par martyriser les mouches qu'il attrapait pour les enfermer dans une petite boîte. Les mouches le fascinaient, leurs petites pattes toujours en agitation, leur quasi trompe pour aspirer les miettes restées sur la table.
Plus grand, des mouches il passa aux têtards dans la mare, qu'il s'amusait à capturer, surtout ils ne devaient pas finir grenouilles ou crapauds, surtout pas, ils les coupaient avant.
Adulte, il supportait de moins en moins ses congénères, mais là c'était une autre histoire, il s'avouait impuissant à les attraper, les maîtriser. Alors il fréquenta une bande qui jouait des jeux de rôles le week-end, tout était permis de Barbe bleue à l'étrangleur des nuits torrides.
Alors un 14 mai il se déguisa en Ravaillac et assassina sauvagement Henri IV.

Bénédicte

Sanguinaire avant tout

Ça me démange, ça me démange, mais il faut que ça saigne, qu'elle soit noyée dans une mare de sang. Alors pas de coup de couteau dans le dos, plutôt la prendre de face en plein cœur.
C'est pas le jour, elle est méfiante, elle m'observe.
Je vais l'inviter demain au restaurant, nous irons faire ensuite une promenade au bord du lac, puis on rentrera tranquillement à la maison. Elle me sautera au coup : « merci mon chéri, quel bel après-midi », et toc, je la poignarderai en plein cœur, elle tombera à mes pieds, dans une mare de sang qui s'étendra autour d'elle.
Je fermerai la porte et j'irai promener le chien.

Bénédicte

Crime parfait

Cela faisait déjà longtemps qu'il m'énervait, toujours à faire des remarques insidieuses dans des critiques à peine voilées, feutrées, innocentes aux yeux des autres. Là, il venait encore de m'en envoyer une, indirectement, en s'adressant aux autres. Trop, c'est trop ! Il était devant moi, seul, sur le palier, s'apprêtant à descendre l'escalier. Je l'ai poussé, il a glissé et s'est fracassé.

Jean Marc B

Harcèlement

Il était nouveau dans la classe et, avec ma bande, j'ai tout de suite senti qu'il ne saurait pas se défendre. Avec son air timide, ses yeux de myope, ses cheveux mal coiffés et son look d'un autre âge, il n'a pas riposté lorsque je l'ai bousculé dès la rentrée. Lorsqu'il sortait de classe, on l'entourait en lui donnant des bourrades ou en lui piquant son cartable ; dans les couloirs, on apprenait à le faire tomber par des crocs-en-jambe en profitant d'une bousculade. L'un de nous a eu une excellente idée. Comme l'école nous avait fourni une adresse électronique, nous avons fait le concours de la meilleure injure ; l'imagination était au pouvoir : face de rat, tu n'es pas encore mort, tu devrais disparaître….Ce matin, on nous a tous rassemblés pour nous dire, avec gravité, qu'il serait absent très longtemps.

Jean marc B

Double tentative de meurtre
ou l'habitat alternatif

Le juge : – Je vous ai convoqué suite aux deux plaintes que vous avez déposées pour tentative de meurtre. Cela s'est passé à votre domicile le 21 avril dernier vers 13h. Commençons par vous madame. Vous étiez dans votre chambre en train de lire, allongée sur votre lit. C'est bien cela ?

Madame : – Oui, Mr le juge.

Le juge : – A 13h vous étiez encore au lit ?

Madame : – Oui, Monsieur le juge. Je préfère m'isoler dans ma chambre. J'y suis sereine, au calme, dans une chambre bien rangée. Dans toutes les autres pièces, c'est le bazar. Il ne range rien, laisse tout traîner. Ses vêtements posés à même les fauteuils, les chaussures au milieu de la pièce, ses clés qu'il ne retrouve jamais sur n'importe quel coin de table…

Monsieur : – Ne croyez pas ce qu'elle dit, Mr le juge. Je sais très bien ou je pose mes clés. C'est elle qui me les cache et veut me faire croire que je suis Alzheimer.

Le juge : – Vous dîtes, Madame, votre chambre. Vous ne dormez donc plus dans la même chambre ?

Madame : – Oui, c'est devenu une impérieuse nécessité pour moi. Il ne respecte rien. Il ne s'essuie jamais les pieds avant de rentrer, ne débarrasse jamais la table ni ne fait la vaisselle ou les courses, n'aère jamais sa chambre, ne nettoie jamais la cuvette des toilettes et tout est à l'avenant. Il pète même au lit… Alors comprenez Monsieur le juge que je ne peux plus supporter mon mari.

Monsieur : – Oui, Monsieur le juge, depuis mon plus jeune âge, je l'avoue bien volontiers, je pète. J'ai des bouffées odorantes que je ne peux retenir, surtout quand je me retourne dans le lit. Si vous me condamnez pour cela à des travaux d'intérêt généraux, je les ferai sans rechigner.

Le juge : – Continuez, Madame. Que s'est-il passé ce jour là vers 13h ?

Madame : – Il est rentré dans ma chambre en brandissant un couteau de cuisine et en hurlant « Où as tu planqué mes lunettes ? ». Je n'ai pas répondu, d'une part parce que je ne savais pas où il avait posé ses foutues lunettes, et d'autre part parce que je ne voulais pas envenimer la situation.

Monsieur : – Menteuse. Je les avais posées sur la console du séjour et je les ai retrouvées à mon retour de l'hôpital dans le freezer du frigo. Ce n'est pas moi qui les ai mis là !

Madame : – Voyez Monsieur le juge, il ne sait plus ce qu'il fait de ses affaires. Je voulais l'emmener en consultation chez un gérontologue, mais il n'a jamais voulu.

Monsieur : – Quelle menteuse ! Elle ne m'a jamais proposé de consultation.

Madame : – Mais bien sûr que si, mais tu ne te souviens plus.

Le juge : – Continuez Madame. Après son irruption dans votre chambre…

Madame : – C'est tout simple, Monsieur le juge. Il était rouge de colère et comme je ne répondais pas à sa question, je l'ai vu bondir sur moi en levant le couteau.

Monsieur : – Oh la menteuse !

Le juge : – Continuez Madame et Monsieur taisez-vous, je vous prie.

Madame : – Comme il était en chaussettes, allez savoir où étaient ses pantoufles, il a glissé, s'est affalé sur le parquet, a mis les mains devant lui par réflexe lors de sa chute et le couteau est venu s'enfoncer dans son gros bide.

Le juge : – Monsieur, pourquoi êtes-vous rentré dans la chambre de votre femme un couteau à la main ?

Monsieur : – Tout simplement parce que j'étais en cuisine, je préparais un bœuf carottes et il me fallait mes lunettes pour lire la recette. J'ai donc demandé à ma femme où elle les avait planquées, puisqu'elle me planque tout afin de me faire croire que je suis Alzheimer. Ensuite j'ai glissé, mis la main en avant pour amortir ma chute, pas sous mon ventre comme elle le prétend, ma tête a cogné fort sur le parquet et je me suis réveillé dans l'ambulance qui me conduisait à l'hôpital.

Le juge : – Savez-vous exactement comment le couteau s'est retrouvé planté dans votre ventre ?

Monsieur : – Je n'avais aucune intention de me suicider et je me souviens bien d'avoir étendu le plus loin que le pouvais mon bras afin que je ne me blesse pas avec le couteau. C'est d'ailleurs pour cela, n'ayant pas voulu m'appuyer sur ma main pour amortir ma chute, que ma tête a violemment heurté le parquet. Qui donc pouvait ensuite me planter le couteau dans le ventre ? Elle me déteste tant…

Madame : – Je le déteste, c'est sûr, mais pas au point de le tuer, soyez en sûr Monsieur le juge. D'ailleurs si j'avais voulu le tuer, j'aurais attendu qu'il meure avant d'appeler les secours.

Monsieur : – Dis plutôt que tu as paniqué quand tu as vu le sang couler.

Le juge : – Qui a voulu tuer l'autre ? Il m'est impossible de le déterminer au vu de vos déclarations. En conséquence, je ne peux condamner ni Madame puisqu'elle a appelé les secours et vous a sauvé, ni vous Monsieur car votre colère n'est pas un motif suffisant pour vous inculper de tentative de meurtre. En revanche je vous ordonne à partir de ce jour à l'habitat alternatif avec bracelet électronique de contrôle. Vous résiderez à tour de rôle chacun une semaine dans l'appartement. Le dimanche avant 19h vous quitterez l'appartement et la ville, et l'occupant suivant arrivera après 20h.

Madame : – Mais où vais-je loger la semaine où il sera dans l'appartement ?

Le juge : – Chez vos amis, dans votre famille, à l'hôtel, mais pas dans cette ville. Vous avez interdiction de vous rencontrer physiquement. Oui je sais, ce sera très pénible mais vous verrez cela accélérera votre procédure de divorce.

Bryan

CRIMES EXEMPLAIRES

« Il y a un problème, Monsieur l'inspecteur, les deux pieds que nous voyons là sont deux pieds gauches » qu'il a dit le gugusse, ça doit être le légiste ? Depuis le parapet d'où j'observe discrètement, je n'ai pas bien entendu les présentations….

Bien sûr, puisque j'ai fourgué le reste des corps dans la Garonne ; et même que je leur ai enlevé les chaussures à ces deux clodos qui voulaient me taper une clope !

Fallait pas qu'ils insistent je n'avais pas à priori l'intention de les frapper ; je faisais ma promenade du soir pour voir les derniers rayons du soleil tomber dans la Garonne… Mais ils ont insisté sous prétexte que j'avais les doigts jaunis, donc je devais fumer, donc j'avais des clopes, donc je pouvais leur en donner une…

Ça m'a fait voir rouge et j'ai cogné. D'abord le gringalet qui me narguait et puis l'autre, et ils sont tombés tous les deux sur un angle cimenté et se sont ouvert le crane ! Ça pissait le sang, fallait voir ! Mais c'est pas de ma faute si, en plus d'être clodos, ils avaient la tête fragile !

J'ai vu rouge je vous le dis et sans réfléchir j'ai pris la grosse hache laissée là par un bûcheron près d'un tas de bois, je leur ai coupé sec la jambe gauche et j'ai balancé les deux corps dans l'eau… ça nourrira les poissons cet hiver … ont qu'à faire comme moi, ces cloportes parasites de la société : gérer un petit trafic de shit bien organisé, y a de la demande, ça c'est sûr ! Et surtout, mettre tout le monde au pli dès le début et, à moi les biftons. Et surtout, faut pas m'énerver, sinon je cogne…

Bon, je vais m'éloigner de ce parapet en fumant une clope… j'en profiterai pour vérifier si mes deux pouliches slaves sont bien au turbin…

Proxo et fournisseur de shit, c'est pas de tout repos, je vous le dis !

Marilou

Arsenic et vieilles dentelles

Avec Jackie, ça n'allait plus dans notre couple. Pourtant, je n'avais rien de particulier à lui reprocher. Le point d'achoppement venait plutôt de mon côté, semblait-il. Je sentais bien que je l'agaçais et la rendais nerveuse depuis quelques temps.

Pourtant notre vie était particulièrement stable, sans imprévu. Tout y était parfaitement bien ordonné. Nos habitudes étaient immuables, chaque chose à sa place, et je ne laissais pas les mauvaises surprises gâcher notre existence. Je ne comprenais pas ce qui pouvait bien lui déplaire.

J'avais tout de même remarqué ces derniers temps, un changement chez Jackie. Elle qui ne lisait jamais, s'était mise à dévorer les romans d'Agatha Christie, de manière exclusive et compulsive. D'où lui venait cette soudaine passion ? Elle y trouvait un moyen de s'évader, me disait-elle, pour justifier son appétit soudain pour la littérature policière. Mais s'échapper de quoi, grand dieu ? Notre vie se déroulait parfaitement bien, réglée comme une horloge suisse. Alors quoi ! Me disait-elle toute la vérité ? Si j'avais été plus perspicace, je me serais méfié de tous ces livres qui s'accumulaient sur sa table de chevet.

Ce soir-là, nous étions tous deux en train de lire dans notre lit, elle un nouveau roman d'Agatha Christie et moi un livre de jardinage sur l'art de tailler les rosiers. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, quand après avoir déposé son livre sur la pile des précédents et se retournant vers moi , elle me dit avec son léger accent anglais qui m'avait enchanté il y avait de cela trente cinq ans : «Très cher, depuis le temps que je cherchais, j'ai enfin trouvé comment réaliser le meurtre parfait pour vous faire disparaître ».

Philippe G

Rouges sang

Je n'avais pas prévu que tout cela allait mal tourner ! Je suis en gentil garçon, en principe, très calme et posé, mais il ne faut quand même pas m'énerver et pousser le bouchon un peu trop loin.

Il y a deux ans maintenant, que j'ai été embauché comme jardinier chez les Lombard, cette grande famille fortunée de la région. Je n'aime pas ce métier. C'est fatigant et

terriblement répétitif. Couper, tailler, cisailler, ramasser, arracher, replanter, ça ne s'arrête jamais. Et puis, cela revient invariablement chaque année, saison après saison. Il faut recommencer, couper, tailler à nouveau. Tant d'efforts à produire, pour que les Lombard aient un beau parc pour recevoir les notables du coin, non franchement, très peu pour moi. Il y a surtout Madame Lombard, Madame comme elle veut qu'on l'appelle, toujours là derrière mon dos à contrôler mon travail et me faire des remarques. C'est insupportable. Par moment, j'ai envie de l'étrangler. Je la déteste. Je crois bien que c'est réciproque.

Hier, Madame, m'a demandé de tailler ses lauriers roses, qui sont plutôt rouges sang en réalité. Je suis allé chercher mes outils dans la cabane du jardin, la grosse cisaille que j'avais pris soin de bien affûter et ma pelle qui pouvait toujours être utile. Je m'exécutai donc et commençai le travail. Comme je m'y attendais, Madame vint me trouver à plusieurs reprises pour vérifier si la taille était correcte. A chacun de ses passages, j'avais droit à ses remarques désobligeantes habituelles. A la troisième reprise, elle me dit : « Ça ne va pas du tout, mon petit Alexis ! Vous faîtes un vrai massacre ! Il faut bien tenir l'outil et appuyer d'un coup sec. Vous comprenez ce que je vous dis ? ». Je comprenais ! Je saisis alors la pelle et l'assommai. Ensuite je pris la cisaille et la découpai méthodiquement en morceaux, en prenant bien soin d'appuyer d'un coup sec, ainsi qu'elle le souhaitait.

Philippe G

Quelques meurtres

DANS LE POTAGE

Les légumes de saison remplissent les étals. J'adore le panais, le potiron et le céleri, ce céleri donne un plus à mes soupes et fait ma réputation dans la famille.
« Ah non, ce soir tu exagères Caroline, ce céleri bousille tout. Tu m'empoisonnes avec ton céleri, t'entends ? dit George en tapant sur la table, rentré encore une fois ivre et en retard.
La colique lui fut fatale.

LE CADEAU

Quand elle l'a vu sortir du court, elle décida que Paul serait à elle. Très long, les jambes perdues dans un short trop large, jouant avec une vieille raquette, on disait que Paul était sympa et traînait au tennis pour faire des rencontres.
Pas très belle, draguée pour son fric, ce garçon modeste s'accrocherait peut-être à elle plus longtemps. Et ce fut une belle histoire d'amour qui, au bout de deux années était toujours stérile et cela désolait le couple. Ni l'adorable bichon blanc, ni le superbe persan comblaient le vide de leur vie confortable.
Paul désespérait de voir sa femme chaque jour plus triste en regardant les enfants dans la rue. Un matin il la réveilla en aboyant, « wouaf, wouaf ma chérie il fait soleil. » Elle éclata de rire. Le lendemain il miaula, « miaou, miaou » ma chérie voilà ton café. Elle éclata de rire. Depuis, entourée de son bichon, de son persan, et de Paul tantôt chien tantôt chat, la gaîté revint dans la maison et le Noël de cette année fut somptueux. Après une dernière coupe de Champagne elle s'approcha de Paul « Viens mon beau toutou, laisse moi te mettre ce collier en crocodile, laisse-moi accrocher cette laisse en or. » Paul grogna, elle éclata de rire. Quand elle se baissa pour le caresser, il se jeta alors sur elle et d'un coup de dents s'accrocha à son cou et mordit sa carotide. Le sang gicla comme un geyser.
Paul nettoya rapidement le parquet. Le bichon et le persan lapèrent les traces de sang qui restait pendant que sonnait minuit.

LA MARCHEUSE

Quelle inconvenance, quelle vulgarité cette jupe trop courte, moulante collant ses fessiers, quelle démarche ondulante et provocante.
Il tira pile dans le coccyx.

CHEQUE MENAGE

Bernadette essuie les meubles, passe l'aspirateur, lave le sol, fait les carreaux, astique les cuivres et l'argenterie, repasse les chemises, fait la vaisselle, vide les poubelles et le vieux râle, fait toujours une remarque désobligeante, relève la petite trace oubliée sur un miroir, trouve qu'elle est trop payée pour ce qu'elle fait. Rien ne va jamais.
Quand la lame brillante du couteau à gigot s'enfonça dans le cœur du grincheux elle dit ouf !

Véronique Clément

Le ring

Sur la scène une table ronde éclairée par deux suspensions, six chaises. L'espace est délimité par un carré de cordes tendues.
Trois femmes, trois hommes arrivent avec des cahiers à la main. Ils sont accueillis par un homme sans âge vêtu de gris, chaussé de baskets jaune fluo. Il demande les prénoms de chacun qu'il note sur une fiche. Sidonie, Antoine, Alice, Jean-Louis, Simone, Bernard, prennent place autour de la table sans ordre précis.
- Bonjour mes amis, cet atelier d'écriture va être le théâtre de textes spontanés en vue de la création d'une série en plusieurs épisodes. Je veux assister à l'accouchement rapide d'aventures avec des personnages de caractère, je veux vibrer, rire ou pleurer des situations sur ce ring de l'imagination. Lancez-vous dans ce concours express.
Vous avez 5 minutes pour trouver l'incipit, ce jet magique qui va vous mener sur le chemin d'une histoire haletante. Bon travail dit l'homme en gris.
Il s'éloigne en fond de scène dans le noir.

Round 1
A table les participants écrivent, des regards se croisent, quelques mots à voix basse circulent, des coudes se touchent, un portable bourdonne, des chaises bougent, un stylo tombe, son petit bruit sec fait lever les têtes personne ne le ramasse.
L'homme en gris réapparaît soudain dans la lumière.
- Stop, stop le temps est écoulé, posez vos crayons, l'heure de la lecture est arrivée. Qui veut commencer ?
Jean-Louis, grand maigre chauve aux sourcils touffus se déplie lentement, sourit, attend un signal qui ne vient pas et se met à lire rapidement comme pour se débarrasser d'une corvée.
« La journée s'annonçait glaciale, le radiateur du séjour était en panne et mon supérieur hiérarchique était absent alors… »
- Intéressant dit l'homme en gris. Des commentaires ? *Petit silence.* Bien, pas de commentaire, qui prend la suite ?
Sidonie lève la main, reste assise. L'homme en gris la dévisage. Ses cheveux roux sont enroulés autour d'une pince en haut de son crâne. Quand elle bouge la tête, des mèches de cheveux s'éparpillent autour de son visage joufflu. « La fille fricotait depuis longtemps avec Geronimo, un Indien de Barbès qui vendait des ceintures en cuir sur les marchés et avait depuis longtemps… »
- Intéressant dit l'homme en gris. Vous habitez le quartier ?
Sidonie fait un rapide non, non de la tête. Il n'insiste pas, regarde l'assemblée, fait quelques pas. Continuons s'il-vous plaît.
Alice se lève, ses lunettes au bout du nez découvrent à demi des yeux chocolat ourlés de grands cils épaissis par le rimmel. D'un trait elle anone son texte. « La Clio sentait le mégot, un ours en peluche était resté sur la banquette arrière, mauvais signe… »
- Alice j'aimerai réentendre ce texte, lisez-le avec plus d'entrain.

Elle s'exécute, se trompe dit nounours au lieu de ours, se reprend. Petit silence.
- Intéressant dit l'homme en gris. Vous enchaînez Antoine ? »
Le menton barbu engoncé dans une écharpe en laine tricotée à la main, la voix mal assurée, hésitante, enrouée, il se lance, il roule les r. « L'aurore révélait lentement les reliefs du désert. Les hautes dunes semblaient onduler dans la lumière rosée du lever, au loin très au loin il voyait des formes bougées sorte de… »
- Bien, bien, je vais voyager avec vous. Intéressant dit l'homme en gris. Qui prend la parole ? Vous Sidonie ?
- Je ne m'appelle pas Sidonie Monsieur, je m'appelle Simone et j'hésite à lire. 5 minutes d'écriture c'est trop court pour moi. Sur vingt lignes j'en ai raturée 10 et je ne suis pas satisfaite du tout, mais pas du tout, alors je passe mon tour.
Elle se rassied lentement en tirant sur sa robe, une robe en velours vert avec un décolleté en pointe qui baille et laisse percevoir sa poitrine.
- Pas d'obligation de lecture Simone, votre jugement vous appartient, mais j'espère vous entendre tout à l'heure. Qui prend la suite ? dit l'homme un gris un peu contrarié.
Tous se regardent, puis le bras de Bernard s'élève, sur sa main gauche une grosse bague avec un cabochon couleur rubis jette des feux sur la scène. « Il m'attendait au café en face de l'hôtel de la gare. Un vrai rade de quartier qui sentait l'odeur rance de la serpillière passée à la va vite à l'heure des croissants. J'avais enfilé mon pardessus caramel et dans ses poches j'avais enfoui tous les biffetons que j'avais trouvés dans la planque... »
Mouvements de chaises, de pieds sous la table.
- Intéressant, intéressant dit l'homme en gris. Pas de commentaire ? Eh bien vous voilà sur les rails de votre projet. Maintenant je veux du rire, du sang. Je veux que ça bouge, je veux en prendre plein la gueule, sortir de vos lectures avec un coquart mais heureux. 30 minutes pour la suite.

<u>Round 2</u>
L'homme en gris s'en va dans les coulisses et revient avec un fauteuil de cinéaste, son nom est imprimé sur le dosseret en toile. Il s'installe loin du groupe et tapote sur son téléphone. Autour de la table ils ne sont plus que cinq.
Antoine a retiré son écharpe et mâchouille sans arrêt une pipe blanchâtre éteinte en écrivant. Jean-Louis s'est déplacé en face de Sidonie et dodeline de la tête comme pour approuver ses dires, puis regarde Sidonie qui le regarde. Presqu'en même temps ils se replongent dans leur travail. Alice remue les lèvres de paroles muettes et se gratte le nez par intermittence. Bernard s'agite, fait trois pas, se rassied, travaille, puis va aux toilettes. Bruit de chasse d'eau. Simone a reculé sa chaise jusqu'à la corde qui délimite le lieu. Elle tourne le dos aux participants, écrit sur ses genoux. L'homme en gris revient et s'approche d'elle en souriant.
- Alors inspirée ? Je ne vous entends même pas respirer. Il vous reste 4 minutes, pour faire décoller vos frappes finales avant le coup de gong.
- 4 minutes ? dit Simone en le regardant, 4 minutes pour frapper fort, balancer l'uppercut qui va changer la donne ? Bâcler c'est pas mon truc, j'ai besoin de développer, installer des

ripostes, tacler les salauds en trois paragraphes impossible. L'espionnage est un roman à plusieurs entrées, plusieurs pays, des tas de gens se faufilent dans des marigots ragoûtants. Prendre à revers un nantis, crocheter un filou d'envergure capable de ruiner une société, dénicher la taupe, torcher actions et dialogues en 30 minutes ? Je ne peux pas le faire. Donnez-moi 20 minutes de plus.

- Désolé Simone, c'est 30 minutes, vous vous y pliez ou pas.

- Mais c'est un piège cette session série, à peine le temps d'installer le premier épisode qu'il faut déjà écrire le final. S'il vous plaît, j'ai besoin d'un peu de temps pour finir.

- Désolé Simone, le jeu est d'écrire un pitch en un temps donné. On ne peut déroger à la règle. Vous pouvez abandonner.

Tous regardent Simone s'asseoir sur sa chaise, fermer son cahier rageusement, puis se lever, ouvrir de nouveau son cahier sur ses genoux.

– Super Simone, reste avec nous crie Bernard. Moi aussi je rame. Mon histoire je l'ai en tête, les mecs que je poursuis en pardessus caramel, dans des milieux ouatés où derrière des portes rembourrées discutent, des bedonnants aux cerveaux XXL avec des marchands d'armes qui foutent le bordel dans des commissions internationales, des braves types qui suivent pour ne pas crever de faim, des femmes admirables, tout ce monde à installer dans des décors qui sentent le vrai sans artifice de lumières ou d'ombres excessives, je suis comme toi Simone, 4 minutes ne me suffisent pas.

- On est avec vous dit Jean Louis.

Tout le monde se met à dire : 20 minutes de plus, 20 minutes de plus…

- Ça suffit, le contrat ne m'autorise aucun débordement dit sèchement l'homme en gris

Round 3

L'homme en gris n'est pas là. Autour de la table des petites phrases fusent discrètement de l'un à l'autre, on se passe un paquet de bombons, on s'envoie au visage les papier en boule, des bouteilles d'eau circulent mais les fronts plissent, les gorges raclent, les mains stylos se lèvent comme pour rattraper une idée qui s'échappe. On bosse. Simone occupe le fauteuil de cinéaste. Elle à des écouteurs sur ses oreilles, elle écrit sur ses genoux. L'homme en gris réapparaît du fond de la scène. Il s'arrête pour relacer ses baskets jaunes fluo et repart.

- Terminé messieurs et mesdames dit-il cérémonieusement. Alors Simone, avez-vous décidé de lire votre scénario ?

- Non, ce n'est pas abouti, mon héros n'a pas eu le temps de terminer honorablement sa mission en passant les frontières. Qu'est-ce que vous voulez, j'ai glissé quelques bons sentiments dans cette série glauques, faites de fauchages imparables qui font tomber les plus retord et il me reste trois salauds à neutraliser au Luxembourg. Je n'ai pas eu le temps de les coincer.

L'homme en gris branle du chef. La surprise s'inscrit dans ses yeux.

- Je regrette de ne pas vous entendre et je respecte votre décision Simone. Bernard êtes-vous mieux disposé?

Regard séducteur à tomber, Bernard sourit et se lève.

- Je suis comme Simone, frustré par le temps et loin du point final. Les secrets sont parfois cachés dans l'improbable et l'improbable demande un nombre incalculable de ficelles à tirer, de gens à convaincre, de salissures à soulever, de puanteur à humer. Tout ce fric transporté par l'homme en pardessus caramel, s'est perdu dans les méandres de l'import export international et pour racheter la vie de l'homme riche et influent qui va faire basculer l'affaire, les 4 minutes restantes ne me suffisent pas. Mes neurones calent. Je suis à terre, KO monsieur.
- Allons, allons Bernard, ne me dites-pas comme Simone que vous ne saviez pas ce qui vous attendait. Le jeu était clair, vous participiez à cette session pour proposer un scénario de série dans un temps demandé qui vous serait donné à la dernière minute. Désolé, vous n'avez pas tenu les trois rounds. C'est fini pour vous comme pour Simone.
L'homme en gris s'en va plus loin pour téléphoner et revient.
- A qui le tour ? Alice ?
- Et bien moi aussi je ne lirai pas. Mon scénario de rapt s'est embourbé. Faire parler trente personnes aux quatre coins de la France, suivre des pistes foireuses, interroger des cinglés, des tordus, des pervers, gratter des riches passés sulfureux dans des bourgs ensoleillés qui sentent le nougat grillé et la lavande, montrer la crasse des matelas, gratter la vérité jusqu'au sang, impossible à écrire en 30 minutes. Il me manque 2 heures, oui 2 heures. Je suis lente monsieur.
- Décidément rien ne suit. Dommage vos débuts étaient prometteurs. Êtes-vous dans le même cas que vos amis, Jean-Louis ?
Tout le monde se tourne Jean-Louis.
- Je suis dans les temps mais mon plan a dérivé. Ma série est tombée amoureuse. Pourtant, ma journée s'annonçait glaciale et elle fut presque mortelle pendant dix bonnes pages. J'avais retrouvé le tueur de mon supérieur hiérarchique, sauvé des flammes sa maîtresse, amené la financière à m'aider dans le marécage de la bourse, et puis les mots se sont mis à courir sans mon autorisation, ils partaient en directs biens placés, chahutaient les yeux de mon adversaire de rêve qui esquivait mes attaques. Je m'essoufflais, elle protégeait son sourire sous ses poings fermés, à chaque reprise son chignon s'écroulait un peu plus, et quand ses cheveux roux tombèrent en s'étalant sur ses épaules, j'ai ralenti ma garde, j'ai oublié mes indics bien fringués, mes excès de vitesse, mon Picon-bière au petit déjeuner, les gendarmes pointilleux, les avocats véreux pour écrire une lettre d'amour à ma belle rousse.
- Hors sujet soit mais intéressant. Vous pouvez nous lire cette lettre Jean-Louis ?
- Non, comme vous le dites, elle est hors sujet.
- Dommage, un peu d'amour dans ce monde barbare… A vous Sidonie ?
Elle met rapidement en tas des feuilles éparpillées sur la table et se lève.
- J'ai fini en appliquant la méthode de la défense passive. J'ai écouté Géromino, mon poids lourd de la castagne de Barbès, vif, malin, très malin. Rien à faire contre les minutes qui passent m'a dit-il dit, va falloir biaiser ta prose pour baiser le temps qui passe Sidonie et balancer rapidement des uppercuts dans la gueule de tes personnages pour garder l'avantage. Alors j'ai écrit une histoire sans gras, avec des répliques musclées dans des paysages plats, des hangars vides, j'ai silhouetté des hommes et des femmes affûtés, pressés de cracher ou

recracher des infos, j'ai mis le paquet sans négocier, j'ai trucidé sans états d'âmes, C'est fou ce que j'ai pu déglingué de monde en 30 minutes. J'ai même eu le temps de poignarder un type en baskets jaune fluo qui faisait chier tout le monde avec son chrono de merde.
Long silence puis les bravos jaillissent, Sidonie posent ses feuillets, sourit et d'un mouvement de main décroche la pince qui tenait son chignon. Sa longue chevelure rousse et mousseuse s'étale sur ses épaules. Tout le monde rafle en vitesse ses affaires et quitte la scène sans un regard pour l'homme en gris.

FIN

*** * ***

Extraits de textes : (paroles de Luc Plamondon, musique Michel Berger)
un artiste…….

J'aurais voulu être un artiste
Pour pouvoir faire mon numéro
Quand l'avion se pose sur la piste
À Rotterdam ou à Rio
… **J'aurais voulu être un chanteur**
Pour pouvoir crier qui je suis
J'aurais voulu être un auteur
Pour pouvoir inventer ma vie
Pour pouvoir inventer ma vie
… **J'aurais voulu être un acteur**
Pour tous les jours changer de peau
Et pour pouvoir me trouver beau
Sur un grand écran en couleur
Sur un grand écran en couleur
… **J'aurais voulu être un artiste**
Pour avoir le monde à refaire
Pour pouvoir être un anarchiste
Et vivre comme un millionnaire
Et vivre comme un millionnaire
… **J'aurais voulu être un artiste**
Pour faire du laid, pour faire du beau
Pour pouvoir dire pourquoi j'existe

- - - - - – - - - - - -

Proposition : J'aurais voulu être… qui ? quoi ?

Proposition : J’aurais voulu être… qui ? quoi ?
Je ne veux plus être un écureuil ! Si on m’avait demandé mon avis, j’aurais choisi autre chose. J’aurais choisi d’être un castor. Pour bâtir un monde meilleur ! Mais en réalité, c’est quand même fatiguant la vie de castor, et de toute façon, j’ai toujours rêvé d’être un cerf. Pourtant là encore, j’espérais beaucoup mieux. Ou alors… un hibou ? un hérisson ? Ah non, je sais ! Et vous, le savez-vous ?
Qui rêveriez-vous être ?

- - - - - - - - - - - - -

Les plumes s'envolent, s'enflamment puis flottent...

J'aurais voulu être l'Oiseau,
Qui survole tout ce qui est beau.
Si d'aventure, je déploie mes ailes,
Attention à ne pas frôler la demoiselle !

Serais-je plus libre, en étant le Vent ?
Je pourrais souffler partout à présent.
Je ferais voltiger les sables du désert,
Je les accompagnerais jusqu'à la mer.
Les vacanciers imprudents verraient leur parasol s'envoler.
Sur la plage, impossible d'être tranquille pour bronzer !
Je soulèverais les robes des dames,
Plaisir des jeunes qui s'enflamment.
Je rendrais fous les hôtes de ce pays,
Pourtant déjà rongé par l'ennui.
Ils souhaitent aller où bon leur semble,
Retrouver l'amitié qui les rassemble.

Je pourrais aussi être le Feu,
Pour réchauffer les cœurs un peu
Et ainsi ranimer la flamme,
De la joie, de la fête des femmes !
J'enverrais des étincelles sous la pluie,
Dans les yeux des enfants éblouis.
Je brûlerais tout ce qui nous encombre,
Les pensées noires, les plus sombres.

Je me verrais bien vivre au fil de l'Eau.
Je pourrais alors désaltérer l'Oiseau.
Ses plumes flotteraient sans cesse,
Telle une charmante et douce caresse.
Je coulerais tranquillement vers l'océan,
Là où les vagues déferlent sous le Vent.
Afin de guider les bateaux en perdition,
Un Feu sur la côte indique la direction.
Les marins, emportés dans la tempête,
Seront sauvés si le Vent s'arrête !

Anita

De Capucine

J'aurai voulu être une colleuse d'affiches dans le métro parisien, comme autrefois, avant les panneaux publicitaires déroulants, me promener avec mes images pliées en 4, mon seau plein de colle, et mon grand balai pinceau.
J'aurai voulu être Spationaute, comme Claudie Haigneré, pour vivre des jours et des jours dans l'espace, sans le temps de la terre et dans le dansé de l'apesanteur
J'aurai voulu être papillon pour virevolter sur les fleurs du Jardin de Giverny, y retrouver Claude Monet et le distraire dans sa peinture
J'aurai voulu être un Opinel, pour tout couper avec précision, un Opinel vert
J'aurai voulu être fermière, avoir une exploitation à taille humaine, une dizaine de brebis que j'emmènerai dans les prés, au dessus du Massif de la Chartreuse
J'aurai voulu être née en Bolivie, sur les bords du Lac Titicaca, pour me reposer sur le dos de ma maman, emmitouflée dans une « juana » colorée
J'aurai voulu être Capucine, dans un parterre de capucines, pour parsemer avec d'autres capucines la terre de couleur orangée

Capucine

J’aurais voulu être / Moi, j’aurais tant voulu

Moi, j’aurais tant voulu :

- Avoir une gueule de star sans oublier d’être anar,
- Savoir attendre le bon moment sans jamais forcer le temps,
- Faire confiance aux gens, pas en les contraignant,
- Savoir nouer des amitiés sans jamais rien calculer,
- Pouvoir rigoler plus souvent sans penser trop longuement,
- Reporter mon immense confiance en moi sur les autres autour de moi,

Mais, j’ai pas pu, mais j’ai pas pu !

Dominique L

J’aurais voulu…..

J’aurais voulu être une artiste
Pour jouer en solo du violon
Ou peut-être une accordéoniste
Pour défiler devant l’orphéon.

J’aurais voulu être un poète
Pour écrire des vers charmants
Que les enfants lors de la fête
Réciteraient en déclamant.

J’aurais voulu être une fée
Pour agiter une baguette magique
Qui saurait tout transformer
Le mal et le mauvais en musique.

J’aurais voulu être jardinier
Avec des outils faisant des miracles
Pour parvenir à protéger
Notre belle terre de tous ces obstacles

Ces obstacles nombreux que le monde
Dans son aveuglement ne veut pas voir
Alors que partout on l’inonde
De pacotilles et de faire valoir

Tout un monde sur terre
Qui souvent ne voit pas qu’il s’enferre
A crier et supplier pour pouvoir
Un jour dire et hurler
« J’aurais voulu être… »

Marilou

Avec le cœur

J'aurais voulu être le Petit Prince de Saint-Exupéry,
Pour avoir de belles boucles blondes,
Pour porter une écharpe jaune, qui s'envole dans le vent,
Pour vivre sur une toute petite planète,
Avec une rose à protéger.

J'aurais voulu être le Petit Prince,
Pour trouver un mouton pour ma rose,
Pour aller sur terre, dans le désert,
Pour y rencontrer le renard.

J'aurais voulu être le Petit Prince,
Pour ne plus parler comme les adultes,
Qui ne répondent jamais aux questions des enfants,
Et qui ne savent pas que chez moi, c'est tout petit.

J'aurais voulu être le Petit Prince,
Pour ramener un mouton sur ma planète,
Pour retrouver mon âme d'enfant,
Pour voir la vie, les hommes, avec le cœur.

Philippe G

* * * * * * * * * * * * * * *

LIMERICKS

Proposition : écrire des LIMERICKS, poèmes sans sens

Edward Lear est l'auteur de « nonsense poems » que l'on traduit par poèmes sans sens… ou liméricks…
Limerick : Petite pièce en 5 vers d'un comique absurde (en vogue en Angleterre vers 1900).
Burlesque britannique !

L'auteur, Edward Lear, né en 1812 (20eme enfant de 21) a entre autres voyages et activités, dessiné tous les perroquets du zoo de Londres pour la zoologicol society , puis créé pour amuser, des poèmes sans sens.
On chantait à l'issue d'une soirée de mariage des limericks…(nom d'une ville irlandaise)

Remarquez la construction des vers, et des rimes : AABBA

Vers 1

Commence par il était…

Se termine par un nom de ville

Vers 5

Conclusion.

S'achève avec la reprise du nom de la ville

<u>Exemples :</u>

Il était un vieil homme du Kremlin-Bicêtre,
Qui avait découvert un petit chien sans maître ;
Il le traînait avec opiniâtreté
Le long des rues de la cité
Cet anxieux vieil homme du Kremlin-Bicêtre.

Il était un vieil homme d'origine russe,
Qui s'affublait de perruques ;
Si bien que seuls son nez
Et le bout de ses pieds
Trahissaient du vieil homme l'origine russe

Il était une jeune dame de Lisieux,
Qui pleurait si le ciel se montrait pluvieux ;
Quand venait le beau temps
Elle cessait de se faire du mauvais sang,
Cette capricieuse dame de Lisieux.

Il était un vieillard, venu du Canigou,
Qui regardait sa femme faire des ragoûts ;
Mais un jour, par erreur,
Elle fit revenir au beurre
Ce malheureux vieillard, venu du Canigou.

<u>Limericks d'Anita</u> :

Il était un matelot, amoureux de Saint-Malo,
Qui était si triste sans son bateau.
Quand soudain arriva l'orage,
C'en était trop ! Il éclata de rage.
Plus jamais, il ne reviendrait mouiller à Saint-Malo !

Il était un homme, en visite à Rouen.
Qui aimait se promener en flânant,
Lorsque la pluie le surprit, sans son parapluie.
Vite, il dut chercher un abri.
« J'irai revoir ma Normandie », cependant pas à Rouen !

Limerick de Dominique

Selon un modèle (assez tordu) d'Edward Lear.

Il était une bergère, et ron et ron d'StAmand Montrond
Qui mangeait tous ses moutons ron ron
Son chien, trouvant bizarre … qu'elle n'engraissât pas
Finit par la dénoncer au chat
Ah, les brebis rigolent, à St Amand Montrond

Limericks de Marilou

Il était venu en train jusqu'à Toulouse
Donc il voulait en finir avec la loose,
Et recommencer une nouvelle vie
Pour ne plus rester toujours au lit
Et être un homme heureux à Toulouse

Il était certain qu'elle aimait la ville de Foix
Qui permettait d'avoir le choix
Des montagnes et des sentiers
Qu'elle aimerait bien dévaler
Car on a le choix en la ville de Foix

Il était allé à Barcelone
Dont il admirait surtout la Madone
Et aussi les femmes de Montjuic
Car du reste il ne savait quick
Simplement qu'il aimait beaucoup Barcelone

Il était toujours en avance à Bordeaux
Donc il pouvait envisager un dodo
Pour ensuite inviter la Lulu
Car elle avait de beaux attributs
C'est pour ça qu'il allait à Bordeaux

Il était là sur le quai à Marseille
Qui lui avait permis d'aller la veille
Dans ce lupanar qu'il appréciait tant
Pour s'y encanailler de temps en temps
Et ça c'est seulement à Marseille

Limericks de Marina

Il était une pimbêche rue Chaussée d'Antin,
Qui avait cassé le talon d'un de ses escarpins ;
Elle marchait à cloche-pied
Un nouveau style dans le quartier
Cette dame fut très remarquée rue Chaussée d'Antin.

Il était un peintre très connu à Amsterdam,
Qui avait peint des tournesols pour une dame ;
Son tableau a été aspergé de sauce tomate
C'est devenu d'une couleur inadéquate
Ce nouveau Van Gogh à Amsterdam.

Il était un gars de la marine de Brest,
Qui c'était fait volé son bonnet, enfin presque ;
Le pompon rouge lui était resté dans la main
Il avait couru derrière le voleur, en vain
Vous oubliez le bonheur ! Tonnerre de Brest.

Limericks de Véronique A

Il était une jeune femme dans les bois de Bagatelle,
Qui savait attirer les jeunes gens à bretelles.
Quand la police montée les surprit,
Il crurent être pris
Mais les policiers couraient d'autres jupons à Bagatelle.

Il était un vieillard dans Paris
Qui aurait bien voulu sauter comme un cabri
L'âge et les rhumatismes l'en empêchant
Il gardait le fauteuil en égrenant
Ses souvenirs de jeunesse à Paris

Limericks de Serge

Il était le seul esquimau en Irak
Qui cherchait sans répit à poser son Kayak
Quand l'Oued de Bassorah déborda sous l'orage
Il sortit son rafiot et rama avec rage
Direction l'Antarctique chercher son anirak

Hello mon camarade, d'où viens tu mon copain
Amsterdam ou Bali peu importe après tout
Esprit de la nature, je suis un vagabond
Je trace mon chemin au fil des chemins ronds
Partageons ce désir de passer la montagne
Et suivons nos élans, le temps nous accompagne

Limericks de Philippe

Il était un pèlerin à Roncevaux
Qui se demandait où était Santiago,
Lorsqu'il vit soudain sur un panneau
Sept cent cinquante kilomètres, pour rejoindre le tombeau.
Effrayé, il rebroussa chemin et quitta Roncevaux.

Il était un marin dans le port de Concarneau,
Qui n'avait jamais mis les pieds sur un rafiot,
Lorsqu'il trouva, enfin, une coquille de noix.
Quel drôle de frêle esquif que voilà !
Il prit la mer, enfin, et quitta Concarneau.

Il était un poète dans la ville de La Rochelle.
Il rencontra un jour une gente demoiselle.
Lorsqu'il voulut lui conter fleurette,
Rien ne sortit de sa bouche, muette.
Alors, il lui écrivit des vers, dans le port de La Rochelle

Limerick de Capucine

Il était un petit homme
Tout droit tombé des étoiles
Qui n'avait jamais vu la terre, ni les araignées, ni leurs toiles
Quand soudain, il se sentit prisonnier
Gagné par la fureur d'une grosse araignée,
Il n'avait qu'une envie, remonter dans les étoiles

Limericks de Bryan

Il était un excellent cuistot de baraque à frites à Namur
À côté duquel les grands restaurateurs faisaient pâle figure.
Il s'était installé sur la grand place où l'on faisait la queue
Pour goûter au fameux fish and chips de l'incroyable maître-queux.
Maintenant les gens ne veulent plus attendre et vont au Mac Do de Namur.

Il était une jeune fille vierge de Bruxelles
Qui pour connaître les vertiges de la bagatelle
Se frotta sur le Manneken Pis. Las ! Un geek de Hazebrouck
La surprit et s'empressa de publier une photo sur Facebook.
Pauvre jeune fille ! De pucelle qu'elle était, elle devint la putain de Bruxelles.

Il était un gentil chamelier à Tombouctou
Qui un jour éleva un dromadaire plein de bagout.
Je ne veux plus, disait il, caravaner dans le désert
En plein cagnard. Il ne manquait vraiment pas d'air !
Et cela chameaugrina beaucoup notre chamelier de Tombouctou.

Il était un excellent cruciverbiste à Laval
Qui, aux championnats de France, atteignit la phase finale.
Il connaissait toutes les petites définitions particulières
13 personnes à table : la cène. Du vieux avec du neuf : nonagénaire.
Malheureusement, il chuta sur : second dans la seconde. C'était Laval.

Il était un vendeur de petits pois en la ville de Foix
Qui n'avait d'yeux que pour la fille du marchand de foie.
Une fois, deux fois, dix fois, genou à terre il la demanda en mariage.
À chaque fois elle répondit qu'il fallait passer devant Dieu, c'était plus sage.
Il n'avait pas la foi, mais ma foi... pour une fois il entra dans l'église de Foix.

* * * * * * * * * * * * * *

Proposition : Rêves…

Le rêve

Quand elle ne se réveillait pas avant moi, j'entrais dans sa chambre sur la pointe des pieds et je l'observais sans faire le moindre bruit. Sa respiration était si imperceptible, presque inexistante je devais m'approcher tout près d'elle pour vérifier si elle respirait.
Son faible souffle n'arrivait pas à soulever la couette qui l'a recouvrait. Juste une touffe de ses cheveux blancs dépassait, je la distinguais à peine. Recroquevillée sur elle-même cela formait une bosse comme une douce colline sur la surface du lit. Je rajoutais une couverture sur ses pieds qu'elle avait toujours glacés.
Inquiète je me penchais sur la touffe de cheveux, j'essayais de percevoir un bruit de respiration mais elle était si bien cachée que rien ne bougeait, rien ne vibrait, le silence…
Je restais là debout près du lit, n'osant pas la réveiller, elle pouvait dormir profondément le matin car souvent elle rattrapait sa nuit sans sommeil. Alors je n'osais pas la toucher. J'attendais. L'angoisse, la crainte de la perdre me torturait le ventre.
Maman était devenue si fluette, si fragile, si vieille… Je la protégeais comme un petit enfant sans défense. Après quelques minutes je ne tenais plus, je devais savoir, j'avais tellement peur, alors je toussotais et comme un vœu tant espéré, elle sortait la tête de dessous la couette et me souriait.
- Ah ! C'est toi, ma fille.
- Et oui, qui veux-tu que ce soit, Maman
- J'ai bien dormi.
Elle oubliait sa moitié de nuit les yeux ouverts dans l'obscurité. Par pudeur et parce que ça ne se faisait pas de s'épancher je me contentais de pousser un grand ouf discret de soulagement.
- J'ai fait un rêve, très court mais très agréable me dit-elle, j'étais près d'une cheminée, c'était Noël, tout scintillait, j'ai tendu les pieds vers les flammes et j'ai senti la chaleur les envelopper, à l'instant juste avant de me réveiller. Je n'ai pas eu envie de me lever, est-ce qu'il est tard ?
- Non, Maman, prends ton temps. Puis j'allais ouvrir les rideaux pour que le soleil comme moi vienne lui dire bonjour, ce matin-là encore.

Marina

Rêve d'enfant

Je regardais Yann, mon neveu de cinq ans, dormir sur le canapé. Il s'était assoupi pendant que nous terminions le déjeuner. En visite chez mamie avec ses parents, il avait échappé au « temps calme » réglementaire chez lui, d'où cette sieste improvisée. Il était si mignon, avec ses cheveux blonds bouclés, son petit jean, son petit sweet à capuche, et ses baskets. Un vrai petit mec !

Sa poitrine se soulevait doucement au gré de sa respiration, un sourire flottait sur ses lèvres. Lorsque les chaises des convives raclèrent le sol après le café, il se réveilla en sursaut. Il semblait surpris. Je m'approchai de lui.

- Coucou Yann, tu as bien dormi ?
- Oh oui !
- Tu rêvais, j'ai l'impression.
- Oui, j'ai vu le Père Noël comme celui qui était assis hier devant le magasin de jouets. Il était grand, beaucoup plus grand qu'hier et beaucoup plus jeune. Il avait quand même son grand manteau rouge, son bonnet rouge et blanc, sa barbe et y'avait beaucoup plus de cadeaux autour de lui. Y'en avait tellement qu'on le voyait presque plus. Il était à la maison, près du sapin, sa tête touchait presque le plafond et les paquets prenaient toute la place dans le salon. Y'en avait des petits, des grands, de toutes les formes, de toutes les couleurs, partout. J'ai demandé au Père Noël si je pouvais choisir. Il m'a dit : prends tout ce que tu veux ! Moi je voulais pas tout prendre, car mon frère et ma sœur auraient rien eu, alors j'ai pris le plus gros, juste par terre devant le sapin. C'était une vraie voiture à pédales, jaune, mais comme y'avait trop de cadeaux dans le salon j'ai pas pu l'essayer. Le Père Noël m'a dit qu'il me la gardait et m'a dit que je pouvais en choisir un autre. Il était plus petit, c'était un livre. J'ai réussi à lire le titre : « Je ne veux plus être un écureuil », et j'ai été triste car j'aimerais bien être un écureuil.

Vous avez fait du bruit, je me suis réveillé.

Véronique A.

Rêve ou cauchemar

Je regarde mon petit garçon qui dort. C'est beau d'observer un enfant endormi.

Comme chaque soir, je ne parviens pas à trouver le sommeil, alors je reste là, un long moment, à côté de Raphaël. J'entends sa douce respiration cadencée au rythme des battements de son petit cœur. Cela me rassure et me calme, un peu. Je me dis qu'il rêve et demain matin, il me racontera le songe. A quoi peut bien rêver un enfant sage ? Sur quelle planète peut-il bien se trouver en ce moment ? C'est un mystère.

Je reste là encore un instant. En quittant la chambre, je sens l'inquiétude monter en moi. Et si ce n'était pas un rêve, mais un cauchemar qu'il était en train de faire. En ce moment même, quelqu'un lui veut peut-être du mal ? Je ferais mieux de le réveiller. Je me retourne et pose mon regard sur son visage. Il a l'air si paisible.

Je regagne ma chambre, toujours quelque peu songeuse, m'allonge sur mon lit et finit, moi aussi, par m'endormir. Enfin !

Le lendemain matin, comme à l'accoutumé, Raphaël, me rejoint dans mon lit :

— Bonjour maman ?

— Bonjour Raphaël. Tu as bien dormi ? As-tu fait de beaux rêves ?

— Oui ! Je crois que j'étais dans les nuages avec toi et je volais comme un oiseau. C'était chouette !

Philippe G

* * * * * * * * * * * *

Quelques tautogrammes et autres plaisirs

Tautogramme

A l'heure du thé, Théodore et Théodule toujours têtus, terminant leur tartine, tétèrent tétines de tantine très tentante tricotant tandis que tonton tendu tapait toupie tonnant tel tambours et trompettes terrassées, terriblement tristes de tinter toujours, tantôt trop tôt, tantôt trop tard.
Turlututu

Paule

ANNONCE

URGENT
Éleveuse de souriceaux cherche famille d'accueil pour son important cheptel, cause départ imminent sur le chemin de Compostelle.
Prix pension à débattre (se rappeler que lorsqu'on aime on ne compte pas).
Propriétaires de chiens et chats s'abstenir.
Qualification exigée : docteur ès sciences murinés
Déposer offre sur le site familisouris qui transmettra

Paule

Le **B**édouin, le **ba**bouin et le **b**arman.

À **B**amako, un **b**rave **B**édouin au visage **b**ouffi et à la peau **b**urinée **b**ayait aux corneilles assis à l'om**b**re d'un **b**ao**b**a**b** sur un ta**b**ouret en **b**ois d'é**b**ène, **b**ouche **b**ée devant le **b**eau **ba**ba au rhum pour lequel il avait succom**b**é, malgré son embon**p**oint re**b**ondissant, dans la **b**outique « Au **b**on **b**iscuit **b**eurré ». **B**rusquement un **ba**bouin en em**b**uscade dé**b**oula comme un **b**olide en **b**euglant « **B**anzaï !», **b**ar**b**ota son **ba**ba au rhum et **b**attit en retraite en **b**ondissant sur une **b**ranche **b**asse du **b**ao**b**a**b**. Un **b**ar**b**otage **b**onnard.
– **B**ourrique, **b**andit, **b**rigand, **b**achi-**b**ouzouk, a**b**oya le **b**edonnant **B**édouin. Ra**b**oule illico mon **ba**ba au rhum sinon tu vas finir **b**royé en **b**oulettes pour **b**ouledogues.
– **B**asta le **b**aveux **b**er**b**ère, **b**aragouina le **b**eau **ba**bouin en **b**om**b**ant le torse. Tes **b**or**b**orygmes de **B**D sont **b**idonnants. C'est **b**allot mais tu l'as dans le **ba**ba, et de **b**eaucoup. Avec ton **b**ide **b**oursoufflé dans ton **b**urnous **b**lanc, t'es **b**oudiné comme un **bi**bendum en **ba**bouches. Moi je suis **B**elzébuth le **b**oulimique et je vais **b**ouffer ton **ba**ba au rhum. Il a l'air **b**igrement **b**on ! T'en veux un **b**out ?
– **B**âtard de **ba**bouin, **b**railla le **B**édouin, arrête tes **bo**bards ! T'as **b**eau être **b**alaise, tu vas ra**b**attre **b**ien vite de ta super**b**e. **B**ouge pas de ta **b**ranche, je vais te montrer de quel **b**ois je me chauffe.
Bouillonnant de colère, dans un **b**aroud d'honneur le **B**édouin, un **b**on **b**ougre pourtant peu **b**agarreur, **b**alança à **b**out de **b**ras son ta**b**ouret en **b**ois d'é**b**ène tel un **b**oomerang. Selon les lois **b**izarroïdes de la **b**alistique du **b**oomerang, la pro**ba**bilité d'a**b**outir sur la ci**b**le était fai**b**le. Mais notre **b**édouin avait la **b**araka et le ta**b**ouret s'a**b**attit sur le **b**ras droit du **ba**bouin, é**b**ranlant sa sta**bi**lité et lui faisant lâcher le **ba**ba au rhum…
Bim ! **B**am ! **B**oum ! Le **ba**bouin, le ta**b**ouret en **b**ois d'é**b**ène, le **ba**ba au rhum tom**b**èrent sous le **ba**o**ba**b ... et le **b**ouquin de **B**arna**b**é tom**b**a sur la **b**anquette **b**rinque**b**alante du

Bordeaux - **B**rest. **B**ercé par le **b**ruit des **b**oggies sur les rails, **b**adada **b**adada, **b**adada… **B**arna**b**é **B**rom**b**erger venait de som**b**rer dans les **b**ras de Morphée.
– Au **b**oulot, **b**redouilla-t-il dans un **brusque** sou**b**resaut. Un **b**arman ne doit pas lam**b**iner mais **b**osser à son **b**ar.
Il aurait **b**ien voulu **b**ouquiner encore « Ali**b**a**b**a et les 40 cam**b**rioleurs de **B**amako », savoir comment le **b**rave **B**édouin allait conduire Ali**b**a**b**a à la cache où les 40 cam**b**rioleurs avaient mis à l'a**b**ri leur **b**utin.
Mais il ne fallait pas que son **b**oss dé**b**arquât, trouvât le **b**ar fermé et lui **b**ottât l'arrière-train.

Bryan
2021 caractères
205 « b »

Tautogramme « B »

Bébé buvait son biberon et babillait entre deux rots bien baveux, barbouillant sa bouille et sa brassière. Bernie la bonne balayait le balcon en balançant le balai bizarrement et en bafouillant un air de bossanova.
- Bonté divine quelle Bécassine dit Bernie la bonne, ça sent le brûlé, la barbe !
Bébé resta baba quand Bernie bouscula son berceau blanc qui ballotta comme un bateau. Elle bondit comme un bolide en brassant l'air. Bébé arrêta de boire.
- Mon bichon, bredouilla Bernie ébouriffée à Bébé bouleversé, les boulettes sont brûlées ! Beurk !

Marina

Pirouette Cacahuète
Il était un petit homme
Pirouette, cacahuète
Il était un petit homme
Qui avait une drôle de maison
Qui avait une drôle de maison
Sa maison est en carton
Pirouette, cacahuète
Sa maison est en carton
Les escaliers sont en papier
Les escaliers sont en papier
Si vous voulez y monter
Pirouette, cacahuète
Si vous voulez y monter
Vous vous casserez le bout du nez
Vous vous casserez le bout du nez
Le facteur y est monté
Pirouette, cacahuète
Le facteur y est monté
Il s'est cassé le bout du nez
Il s'est cassé le bout du nez
On lui a raccommodé
Pirouette, cacahuète
On lui a raccommodé
Avec du joli fil doré
Avec du joli fil doré
Le beau fil, il s'est cassé
Pirouette, cacahuète
Le beau fil, il s'est cassé
Le bout du nez s'est envolé
Le bout du nez s'est envolé
Un avion à réaction
Pirouette, cacahuète
Un avion à réaction
A rattrapé le bout du nez
A rattrapé le bout du nez
Mon histoire est terminée
Pirouette, cacahuète
Mon histoire est terminée
Messieurs, Mesdames, applaudissez
Messieurs, Mesdames, applaudissez